

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

18e ANNEE.—No 918

MONTRÉAL, 30 NOVEMBRE 1901

5c LE No



LE CONFLIT FRANCO-TURC.—Le contre-amiral Caillard, commandant la division française dans le Levant

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 30 NOVEMBRE 1901.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,
33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 467

Rédaction :

B. d. P. 785

JULIUS SAINT-ELME (Amédée Demault), Directeur;
COLOMBINE (Melle Eugène Cissé), Secrétaire.
Bureaux : 37, rue Saint-Gabriel

GRAND NUMÉRO DE NOËL DU MONDE ILLUSTRÉ

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que le MONDE ILLUSTRÉ publiera, à l'occasion de la Fête de Noël, un numéro spécial qui fera certainement parler de lui. Agrémenté de magnifiques illustrations, rempli de contes et nouvelles, dont quelques unes canadiennes, de variétés littéraires, de charmantes poésies, ce numéro fort de cinquante à soixante pages, qu'accompagnera un feuilleton illustré à sensation, ne se vendra que cinq centimes. Il serait bon que nos amis lecteurs retiennent chez leur marchand le nombre d'exemplaires qu'ils désirent, car, d'après les pronostics, nous croyons savoir qu'il sera rapidement enlevé.

Envoyez de suite vos commandes

BUREAU, 33, RUE SAINT-GABRIEL

Montréal.

MERCİ

A Madeleine-Paule.

Je vous remercie de l'abandon que vous me faites si gentiment de ce pseudonyme que je vous ai volé, sans le vouloir, sans même me douter, qu'une charmante collègue éprouverait du regret de mon baptême. Croyez, chère Madeleine-Paule, que je suis désolé du sacrifice que je vous impose, sacrifice que j'aurais certainement prévenu, si plutôt j'avais connu mon larcin.

Je vous sais gré de me le pardonner aussi gracieusement, nous serons deux Madeleine, suivant les mêmes sentiers et ayant au cœur, le même patriotique désir : la grandeur de notre race.

Et puisque nous sommes sœurs, Madeleine, aimons-nous bien, et cette circonstance, dont vous n'avez pas voulu faire un différend, d'un commun accord, choisissons-la, comme base d'une solide et sincère amitié.

Ne laissons plus votre plume sur son lit moelleux, mais permettez-lui de traduire, avec une délicatesse charmante, tous les nobles sentiments d'une belle âme, d'un généreux cœur. Quand je songe que j'aurais été "assassiné," j'en fremis... je vous remercie de m'épargner ce remords.

Fraternellement,

MADELEINE, (de la Patrie)

LA VIE COURANTE

Les députés irlandais qui ont récemment quitté Londres pour une tournée de propagande en Amérique, ont obtenu à Montréal des sympathies chaleureuses et sonnantes. Les Canadiens français étaient nombreux à la convocation de la St-Patrice Society et ils n'ont pas mis de sourdine à leurs applaudissements.

Le récit de l'oppression endurée par l'Irlande, la ténacité héroïque des députés irlandais à réclamer pour leur pays un gouvernement autonome, la demande suppliante d'approbation à l'Amérique, tout commandait l'émotion l'autre soir à la salle Windsor. Et je ne sais pourquoi la vue de M. Redmond, de ce chef infatigable d'une nation opprimée, en quête du salut de ses compatriotes, m'a rappelé le pèlerinage entrepris par le vénérable Kruger pour obtenir de l'Europe le miracle d'une intervention qui devait mettre fin au sanglant égorgement du Transvaal.

La venue de MM. Redmond, O'Donnell et McHugh, nous aura été une bonne leçon d'histoire. Il est vrai que la bonne moitié de l'auditoire était accourue par badauderie, pour voir la binette de ce Redmond aujourd'hui célèbre autant que le fut Parnell, et qui court le monde avec dans sa main les destinés de la malheureuse Irlande ; mais la pitié a vite remplacé la curiosité et les orateurs ont pieusement été écoutés.

Avec sa population à peu près égale à celle du Canada, l'Irlande n'a cependant pas encore pu obtenir un gouvernement à elle, comme en on les différentes colonies britanniques. L'Irlande est associée à l'Angleterre et paie chaque année au trésor britannique la modeste contribution de dix millions de livres sterling qui lui permet d'envoyer une députation aux Communes de Londres, une députation dont la voix est de parti pris couverte par la majorité anglaise : en sorte que l'émancipation de la Verte Erin est encore loin, si loin que les patriotes ont entrepris de quêter chez toutes les colonies des adhésions qui devront forcer la main à l'Angleterre en lui faisant comprendre que son intérêt même exige qu'elle réduise les fonctions invraisemblablement multiples de son gouvernement et abandonne aux Irlandais le gouvernement des affaires irlandaises.

L'Angleterre écoutera-t-elle la prière des colonies d'une oreille plus favorable qu'elle n'écoute la supplication des Irlandais ? C'est encore Chamberlain qui a la parole, et les Boers nous ont dit que Chamberlain n'a pas l'émotion facile.

** L'actualité est aux Irlandais. La visite de MM. Redmond, O'Donnell et McHugh reporte naturellement nos esprits aux luttes fameuses qu'ont livrées les nationalistes irlandais au parlement anglais et nous fait attendre avec un intérêt tout particulier la scène qui ne manquera pas de se produire, lors de la présentation aux Communes du colonel Lynch que les nationalistes irlandais ont élu à leur députation, à son retour d'Afrique où il est allé commander un commando boer, contre les Anglais, naturellement

Or, le service d'un sujet britannique contre l'Angleterre constitue une trahison, laquelle trahison est, ni plus ni moins, passible de pendaison. Les électeurs du colonel Lynch organisent cependant à leur nouveau député une garde de leur corps, et les députés irlandais prétendent réussir à amener leur intéressant collègue au Parlement et à lui faire prêter le serment d'office avant même que la police ait le loisir de l'appréhender et les juges de le forcer de répondre à l'accusation de haute trahison...

Malheureusement, il manque un Victor Hugo ou un Shakespeare pour dramatiser tout cela.

Rostand fera peut-être la tentative, lui à qui Kruger et la reine Wilhelmine ont déjà inspiré deux odes ; mais, malheureusement, le chantre de *L'Aiglon* et l'historien de *Cyrano de Bergerac* a piteusement réussi ses chants pro-Boer et il serait anti-épique que le tour de force du colonel Lynch s'effondre avec la tentative d'un poète.

** Parmi tous les saints et saintes du calendrier il en est peu dont la spécialité soit aussi en vogue que celle de sainte Catherine qui fait passer les fureurs des vieilles filles en essayant leurs rages et en acceptant sans broncher toutes les coiffes qu'on lui façonne.

Oh ! ce qu'elle doit en avoir des coiffes ! Et nous sommes heureux que cette chroniquette lui fournisse l'occasion de se débarrasser d'une de ces coiffes en se découvrant en l'honneur du MONDE ILLUSTRÉ qui ne veut pas rester sans reconnaître hautement les services rendus par la sainte patronne des célibataires.

D'où vient cette locution *Coiffer sainte Catherine* qu'entendent d'une si mauvaise oreille toutes celles qui approchent de cet âge où l'on perd ordinairement l'espoir de se marier : vingt-cinq ans selon les unes, trente selon les autres. Il y a même certaines jeunes filles, au-delà de la cinquantaine, qui fixent le terme fatal entre soixante et soixante-dix ans, sans bien préciser cependant. D'ailleurs, à quoi bon préciser ?

M. Quitard, savant professeur français, nous donne ainsi l'origine de la locution populaire :

C'était autrefois l'usage, en plusieurs provinces de France, le jour où une jeune fille se mariait, de confier à une de ses amies, qui désirait faire bientôt comme elle, le soin d'arranger la coiffure nuptiale dans l'idée superstitieuse que cet emploi portant toujours bonheur, celle qui le remplissait ne pouvait manquer d'avoir à son tour un époux dans un temps un peu éloigné ; et l'on trouve encore aux villages plus d'une jeune fille qui, sous le charme d'une telle superstition, prend secrètement ses mesures afin d'attacher la première une épingle au bonnet d'une fiancée. Or, comme cet usage n'a pu être observé à l'égard d'aucunes des saintes connues sous le nom de Catherine, puisque d'après la remarque des légendaires, toutes sont mortes vierges, on a pris à l'occasion de dire qu'une jeune fille *reste pour coiffer sainte Catherine*, ce qui signifie en développement qu'il n'y a chance pour elle d'entrer en ménage qu'en autant qu'elle aura fait la toilette de noces de cette sainte, condition impossible à remplir.

** Le mot de la fin, bien actuellement typique, est celui que nous disait un ancien reporter de *La Presse*, aujourd'hui si rangé qu'il sourirait jaune de voir son nom à cette bourde.

C'était l'année où la picote sévissait à Montréal, il y a une douzaine d'années, et le reporter faisait un jour de marchés, le tour des étaux de Bonsecours, s'arrêtant aux hôtels avoisinants pour s'informer auprès des habitants des affaires de la campagne.

Dans un groupe de gais parleurs arrive un gamin crotté et le nez humide, avec au bras un panier de tire blanche.

— De la tire, monsieur ?

— Fiche-nous la paix.

Et le petiot, rudement éconduit, se prit à larmoyer avec tant de conviction que les parleurs durent lui demander le motif de son chagrin.

L'enfant raconta la pauvreté de sa famille et son découragement de ne pas vendre sa tire.

Pris d'une pitié soudaine probablement conseillée par sainte Catherine dont c'était précisément la fête, nos braves habitants se fendent chacun de quelques sous et se mettent à mâcher de la tire comme de plus belle, tout en poursuivant de questions l'enfant rassuré.

— Oui, monsieur, je vais porter cet argent à maman qui est bien malade avec mes petits frères, et que ça les force ben, mes petits frères, d'étirer la tire tous les matins,

— Et qu'est-ce qu'ils ont tes petits frères ?

— Ils ont la picote, monsieur,

Amusez-vous à vous imaginer les têtes et le crachement généreux de ces mangeurs de tire.

ENRY D'ELS.

L'ange qu'on a aimé jusqu'à la folie devient quelquefois, avec le temps, un vieux diable que l'on déteste. — ERASME.

Le souvenir, c'est le parfum de l'âme. C'est la partie la plus suave du cœur, qui se détache pour embrasser un autre cœur et le suivre partout. — GEORGES SAND.

QUÉBEC

Mes Sœurs, Mesdames,

A ces notes de voyage sur la région du Lac Saint-Jean, que plusieurs m'ont priée de redire, permettez que j'ajoute une esquisse sur Québec, laquelle j'ai brochée à votre intention. Pâle croquis, je l'avoue, plutôt un instantané. Las ! le pinceau n'a guère le temps de s'attarder entre mes doigts débiles. Mais je vous passe le paysage à peine ébauché, la palette aux couleurs et le pinceau... Trouvez par la magie des mots les teintes harmonieuses qui lui donnent un instant l'illusion de la vie. Lavez ce ciel brouillé, allongez cette ombre, en un mot, incarnez ces impressions que je laisse tomber de ma rapide plume de journaliste, à peine habillées les innocentes... Mais votre ingénieuse charité est si habile à vêtir les pauvres, qu'elle saura bien cette fois envelopper de poésie ces indigentes qui vous tendent la main, grelottantes, timides, en réclamant votre bienveillance.

* * *

Seul le français où l'aigle pouvait concevoir l'idée de percher son aire à la pointe du Cap Diamant, site merveilleux d'où l'œil se perd dans l'infini des horizons. Debout sur cette haute cime sortie il semble des nuages, baignée dans le ciel qui plane sur nos têtes, à nos pieds, partout une félicité supra-terrestre s'empare de notre âme, un amour du beau de l'idéal la transporte aux pires régions de la poésie. De même que la sibylle antique était prise d'inspiration en montant sur le trépied magique, en foulant le sol de Québec, nous sentons les affinités matérielles de notre être se volatiliser, tant il est vrai que les hauts sommets physiologique et morale nous rapprochent du ciel. L'Olymphe, le Parnasse, le Sinai, le Nebo, le Golgotha, ont été tour à tour l'habitable de la poésie, de la divinité dans ses phases glorieuses et douloureuses. Pénétration réciproque et mystérieuse de l'âme et des choses, nous leur empruntons souvent la teinte de nos idées, la couleur de nos impressions. Il s'en dégage comme un fluide qui s'inocule à notre être avec le parfum de l'air, la vue continue du pèlerinage des Laurentides, coiffées de leur éternel berret de brume, de cette nappe d'azur qui coule lentement, sans bruit, tout en dentelant la campagne. Cette poésie des choses s'identifie, s'incorpore à notre esprit, en sorte qu'il devient facile de démêler la couleur Québec de certaines productions littéraires, qui en restent comme imprégnées. A Québec, on n'a qu'à se laisser vivre en ouvrant les yeux et la bouche pour être poète. On ne s'étonne plus après vu Québec, que le vieux Champplain en ait fait le dépositaire des principes de chevalerie française, de l'honneur de la foi des ancêtres qu'il voulait transmettre intacts à ses fils : le vieux dragon de pierre veille sur son trésor avec un soin jaloux, les briseurs d'idoles, les vandales d'outre-mer s'useraient les griffes à vouloir escalader la vieille forteresse : Québec ne rend pas ce qu'il garde."

* * *

On vante tous les jours le Québec commercial actif, avec sa ligne régulière de maisons modernes qui s'éveillent en souriant au côté du vieux Québec. Mais je demeure pour l'ancien, si curieux par son architecture démodée, ses pignons en mitres d'évêque, ses portes forteresses, sa vieille citadelle, ses rues étroites, tortueuses, sombres qui montent à pic et descendent en escarpements. Quelques-unes des maisons en pierre grise ont leurs chassés encore carreautes de petites vitres enchassées dans un mince treillage de plomb. Sa vieille basilique écrasée, toute grise en dehors mais rayonnante en dedans comme un ostensor. Et pour compléter l'illusion d'être une ville d'un autre siècle, des calèches errent mystérieusement dans ses rues, traînées par des fantômes de chevaux maigres et poussières. Il semble qu'en même temps une ombre s'allonge des maisons lézardées sur notre âme et qu'une voix chuchotante monte de l'eau endormie, comme la voix d'Ophélie de Shakespeare, pour nous dire la gloire des temps passés et chanter la sublime épopée des héros qui dorment dans ses murs. Ainsi dans le flocon de cristal, où les pleurs des roses se sont desséchés le parfum

subsiste imprégné dans le verre, âme immortelle, des fleurs, du souvenir, de l'amour, de l'encens, âme indestructible de tout ce qui a vécu, que la mort transforme sans anéantir.

Les cloches à Québec ont aussi une manière à elles de sonner qui porte au rêve et à la mélancolie. Des cloches intermittentes qui pleurent, prient, moquent et dont la voix semble venir de loin : sonnerie mièvre des couvents, cloches fatiguées des anciennes chapelles dont la respiration haletante tombe dans l'air comme les battements affaiblis d'un vieux cœur, las d'avoir trop aimé, trop souffert !... Ces appels réitérés des cloches pieuses ne résonnent pas dans le vide c'est dans les rues une longue procession de dévots qui se rendent aux différents sanctuaires silencieux et recueillis, car Québec est restée le porte-drapeau du catholicisme canadien. Sa foi est vivante, sans ostentation, une foi du dix-septième siècle. Le foyer a gardé les vieilles traditions de la famille française, respectueuse de l'étiquette, que dédaignent les centres anglicisés : "Le temps c'est de l'argent," donc l'épargner en de brefs saluts, en d'expéditifs *shake-hand*, en de froides et laconiques phrases de bienvenue est une mesquinerie que la société québécoise ignore, car l'hospitalité qu'on y donne est large, un peu dédaigneuse peut-être, mais de fort grand air et si franche ! Les Québécois n'ont qu'un petit défaut, je le dis tout bas c'est... d'être un peu marseillais et de croire qu'il n'y a que Québec au monde. Soyez tout ce que vous voulez, si vous n'êtes pas québécois, il vous manque quelque chose. On ne vous le dit pas, on est trop délicat, mais on y sent poindre entre les lignes un orgueil de leur *Cannebierre*, une légitime fierté d'être de la plus belle ville au monde. "Ah ! vous n'êtes pas de Québec !" Un léger désappointement assombrit leurs traits, une pointe d'étonnement dans leurs yeux attristés, une moue involontaire de la lèvre qui se noie vite dans un sourire, mais on l'a saisie avec d'autant plus d'acuité qu'on se reproche toujours comme une maladresse du destin de n'être pas né à Québec.

* * *

Il y a entre le vieux et le jeune Québec une différence qui symbolise deux états d'âmes bien différents, prenons au point de vue féminin le vieux couvent des Ursulines en opposition au couvent des Franciscaines. Le premier monastère a l'aspect sévère des vieux cloîtres du moyen-âge, dans son évangélique pauvreté. Les religieuses vêtues de noir passent comme des ombres dans les longs corridors, vieilles parcheminées, derniers vestiges d'une époque défunte s'harmonisant avec les tableaux des vieux maîtres obscurs qui seffacent lentement sous le doigt du temps. Les murs se cravassent, la maçonnerie s'enfonce dans la terre, une odeur de vetusté monte de la poussière des atomes, et vous picote le nez en même temps qu'un sentiment de tristesse et de solitude vous étreint, comme si vous descendiez dans un tombeau. On craint de parler haut ainsi que dans une chambre d'agonisant, on n'ose troubler la solitude de ces âmes rentrées dans l'anéantissement et la paix. On souhaiterait parfois être comme elles délivrés des angoisses de la vie.

Chez les Franciscaines au contraire tout y est clair, vivant et réjouissant. Cloître manorial, flanqué de tourelles gracieuses, construction d'un style antique rajeunie par l'élégance moderne. Salles éclairées et spacieuses. Sanctuaire d'une richesse incomparable en Amérique. L'aspect de nos cathédrales est parfois sévère, triste même. Ici, l'on est conquis par le charme presque sensuel qui se dégage de l'harmonie des teintes et de la forme, beauté colorée et calme de cette chapelle qui sous la poussée d'un *fat lux* muet devient soudain brasée. Mille lumières électriques surgissent des autels, de la voûte, des colonnades, de partout à la fois ! Nuit et jour deux religieuses montent la garde devant le saint sacrement continuellement exposé. Elles arrivent lentement tout de blanc vêtues, robes guimpes, voiles soulés, faces émaciées, dans les tons des figurines d'ivoire.

Leurs robes déferlent sur la dalle dans un long prosternement, on s'étonne qu'elle ne laissent pas de

sillage, comme feraient des cygnes qui ondulent sur la pureté des lacs. Puis leur prière commence. Immobiles maintenant, les blanches religieuses, sont en colloque avec l'agneau sans tache, l'époux ce ces vierges immaculées ? Elles sont droites comme les cierges qui brûlent sur l'autel, se consumant, comme la cire fond, en aspirations généreuses, en sacrifices d'amour surhumain.

On nomme les Franciscaines les *coquettes du bon Dieu* et je comprends que l'époux mystique aime à se mirer dans la pureté de ces âmes blanches, belles d'une beauté matérielle même, ces jeunes sœurs cloîtrées dont la plus âgée compte à peine trente ans. Elles ont la carnation éblouissante des jolies québécoises, des roses dans la crème, de grands yeux profonds, limpide comme un ciel d'aquarelle, rayonnantes épouses du Seigneur, enfants par le regard, mais femmes par la pensée et le dévouement !

La mort même en ces lieux a un aspect reposant, du blanc, rien que du blanc autour de la religieuse défunte qui repose sur un lit de parade dans la crypte de la chapelle, sa robe d'épousée parsemée de lis, les doigts effilés joints dans l'extase dernière, les lèvres pâles dans un sourire inachevé avec une illusion de vie tombée des cierges illuminés. On dirait une vierge de de cire conservée dans une chasse de verre... Et pour la première fois en s'agenouillant près de cette couche nuptiale d'une franciscaine défunte, on se dit que souvent la mort est "belle," quand elle rayonne du sourire de la béatitude...

Eh bien ! dans ces deux monastères, je crois voir une image du passé et de l'avenir, un symbole du christianisme d'hier enveloppé des ombres du moyen âge et du christianisme moderne fait de grâce et de mansuétude, de douce persuasion, de céleste tolérance, de charmante philosophie, personnifié par Léon XIII et Lacordaire, prêché par ses frères les dominicains. La prédication terrifiante et les épouvantements sont choses du passé, le christianisme des temps modernes a l'onction de son divin fondateur Jésus, et ses prélats ont le suprême attrait de la sainteté souriante et courtoise !

Ah ! cette jeunesse de la vieille Eglise lui vient de sa charité qui renouvelle continuellement le sang de son cœur, de ses communautés qui lui fournissent une sève nouvelle : hospices, orphelinats, pensionnats, crèches, etc, et surtout cette institution des sourdes-muettes, œuvre sublime qui sait faire descendre un rayon de la divine lumière dans ces âmes où il fait si noir, de délier ces langues pour qu'elles puissent chanter l'hymne de reconnaissance à l'Auteur de la vie, prière qui monte de la mer, de la fleur, des pins et des bouleaux, mais plus ardente et plus pure de la bouche des pauvres et des souffrants.

Que ma faible voix se mêle au concert de gratitude qui s'élève de l'humanité malheureuse vers ses bienfaiteurs. Mes sœurs, mesdames, au nom des femmes dont vous êtes l'honneur. Merci !

COLOMBINE.

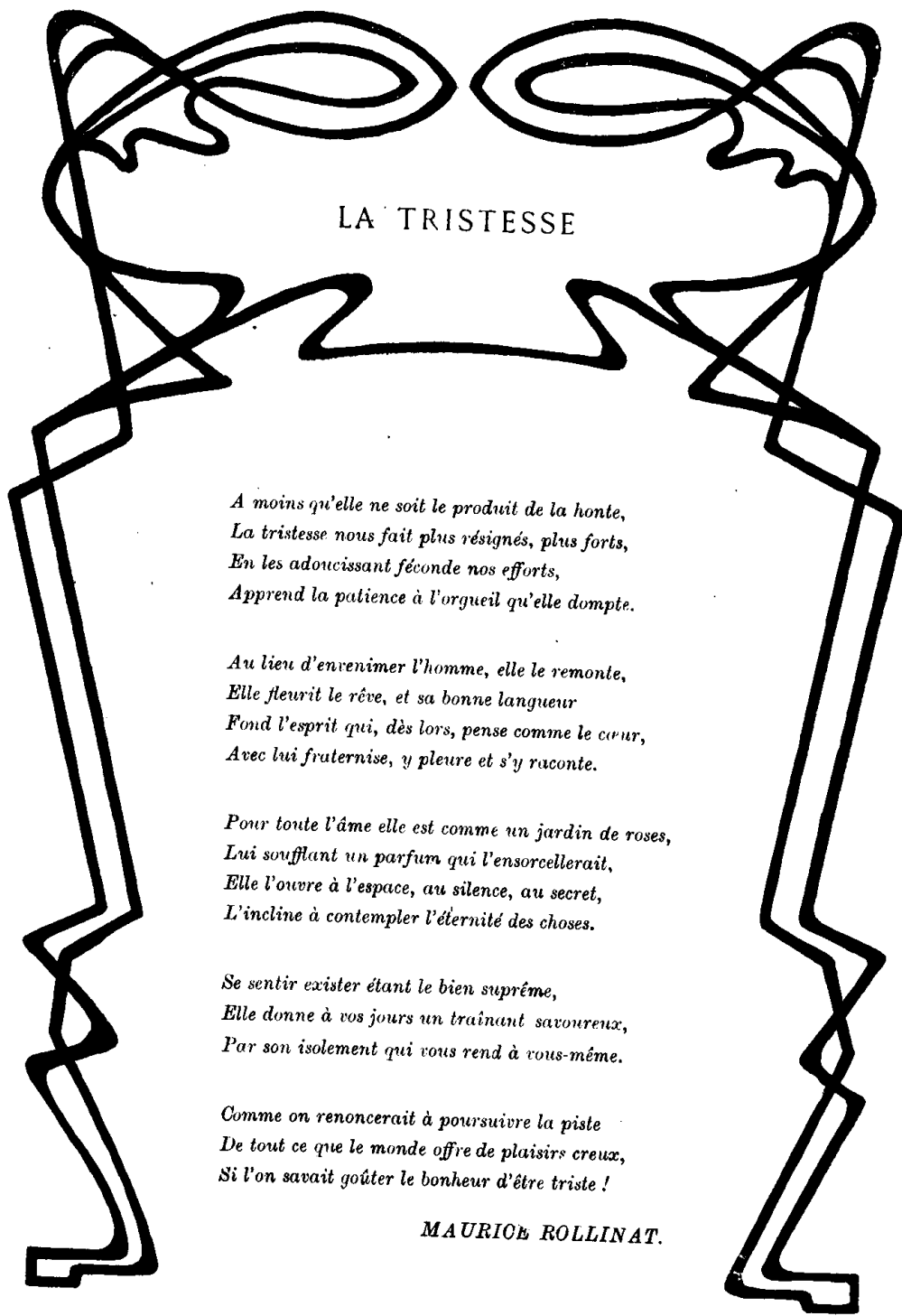
NOS GRAVURES

Tous nos lecteurs verront avec plaisir l'énergique physionomie de l'Amiral Caillard, qui à la tête de l'escadre française de la Méditerranée a su faire respecter les droits de la France.

Dans une scène de famille intitulée "Le Baptême," le peintre Ricci nous fait vivre cet heureux moment et la joie de ces personnages.

En remerciant ceux de nos amis qui nous ont fait parvenir les vues formant les scènes canadiennes, nous devons nous excuser d'avoir dans notre déménagement, perdu les indications nous permettant d'attribuer à chaque amateur son travail. Nous aurons l'occasion de réparer cette lacune.

N'oubliez pas de commander à votre marchand, le numéro en couleur, avec le nouveau feuillet illustré du MONDE ILLUSTRÉ à l'occasion des fêtes de Noël.



LA TRISTESSE

*A moins qu'elle ne soit le produit de la honte,
La tristesse nous fait plus résignés, plus forts,
En les adoucissant féconde nos efforts,
Apprend la patience à l'orgueil qu'elle dompte.*

*Au lieu d'envenimer l'homme, elle le remonte,
Elle fleurit le rêve, et sa bonne langueur
Fond l'esprit qui, dès lors, pense comme le cœur,
Avec lui fraternise, y pleure et s'y raconte.*

*Pour toute l'âme elle est comme un jardin de roses,
Lui soufflant un parfum qui l'ensorcellerait,
Elle l'ouvre à l'espace, au silence, au secret,
L'incline à contempler l'éternité des choses.*

*Se sentir exister étant le bien suprême,
Elle donne à vos jours un trainant savoureux,
Par son isolement qui vous rend à vous-même.*

*Comme on renoncerait à poursuivre la piste
De tout ce que le monde offre de plaisirs creux,
Si l'on savait goûter le bonheur d'être triste !*

MAURICE ROLLINAT.

LE CHAPELET ENSANGLANTÉ

Dans une humble chaumière, adossée au flanc de la montagne, habitaient une pauvre veuve et son fils. Soixante-dix hivers avaient blanchi les cheveux et courbé la taille de la mère. L'union et la paix avaient fait autrefois le bonheur des habitants du chalet ; mais, hélas ! le souci, souci terrible, douloureux, avait pris place au pauvre foyer et en rendait la solitude plus profonde. Depuis longtemps déjà, l'unique soutien de la veuve ne faisait plus que de rares et courtes apparitions sous le toit de chaume, témoin de tant de félicité autrefois, quand Gal, c'était le nom du fils, soignait la vache et les trois chèvres qui faisaient la fortune du ménage.

La vie libre, vagabonde, avait remplacé l'amour filial et le bonheur tranquille ; le braconnage, sans trêve ni repos, remplissait tous les instants de son existence. Sous les feux du soleil comme à l'ombre des nuits, en dépit des lois divines et humaines, Gal rôdait de roche en roche, d'un sommet à l'autre, du fond du précipice aux cimes les plus élevées : en un mot il ne vivait que pour sa passion.

Les prières, les supplications, les larmes de sa mère restèrent sans succès. Depuis longtemps déjà, le braconnier ne priait plus, il passait comme en fuyant de-

vant la modeste chapelle du village, sans se signer comme autrefois, par respect pour la maison du Seigneur. On ne s'étonnera pas, si le chapelet ne quittait plus les mains décharrnées de la pauvre veuve dont le cœur maternel criait sans cesse miséricorde pour le fils.

Un jour, jour terrible, arriva un chasseur à la figure sinistre, aux allures brutales, qui dit à la malheureuse femme que son fils, son Gal tant pleuré, était couché là bien haut, à la cime des monts, au-dessus d'un horrible précipice, la poitrine percée par une balle et les pieds brisés !... "Celui-là ne redescendra plus," dit-il en s'en allant. La pauvre mère, toute en larmes, le supplia de ne pas s'en retourner sans appeler du secours au village et surtout, sans prévenir le curé.

Le prêtre... à quoi bon ? Il ne veut pas entendre parler de confession, dit le chasseur. — "Ne laisse pas approcher le prêtre !" m'a-t-il dit en blasphémant.

C'en était trop... la malheureuse veuve s'affaissa... tout en insistant à nouveau pour qu'on allât prévenir le ministre de Dieu. Après le départ du messager de malheur, la veuve réfléchit et se dit en elle-même : "Que faire ?" Soudain, elle se lève, sa foi l'emporte sur sa douleur, elle s'écrie : "Pénitence !... oui, je ferai pénitence tant que je pourrai jusqu'à la mort. Quoique les chemins soient bien longs pour mes

pauvres vieilles jambes, j'irai trouver mon Gal, oui, j'irai". Elle partit son chapelet à la main, toujours priant, gravissant d'abord les pâturages, puis la forêt puis les rochers et les broussailles. Bientôt le cœur maternel ne saigna plus seul, les pieds sont déchirés par les pierres du chemin, et les mains sont ensanglantées par les morsures des épines : cependant elle montait toujours, pouvant à peine respirer. De ses mains meurtries, elle essuyait la sueur qui ruisselait de son front, en se mêlant à ses larmes. Une demi-heure de marche lui reste à faire, mais elle n'en peut plus... et son fils est près de là... il est perdu... il se meurt ! L'amour maternel est plus fort que la mort. Elle se redresse, embrasse son chapelet, sans trop s'apercevoir qu'il était rougi de son sang : "Tout en expiation pour lui ! Ah ! Mère du Ciel, priez, obtenez grâce. Quand il verra mon chapelet consacré par le sang de sa mère, il m'écouterà. Je vous salue, MARIÉ..." et la vaillante martyre prie toujours, le cœur plein d'espoir.

A cet instant même, elle vit le prêtre s'avançant péniblement : lui non plus n'était pas jeune, il avait baptisé Gal, c'était son fils spirituel. Il grimpa à travers les rochers, s'aidant des épines pour se soutenir au-dessus de l'abîme. Il y a une âme à sauver : que lui importe le reste ? A cette vue, la pauvre femme sent son courage grandir avec son espérance, elle réunit ses forces comme dans un suprême effort, et s'aidant des mains et des genoux, elle monte sans égard pour ses cuisantes douleurs, mais ses membres sont glacés par l'âge, elle s'avance bien lentement...

Gal est couché là-haut, il endure d'atroces souffrances, il vomit les plus épouvantables blasphèmes contre le ciel et contre le prêtre venu près de sa bouche funèbre, pour lui parler de Dieu et de sa dernière heure. Triste et désolé, le ministre du Seigneur est assis à l'écart, sur une saillie de roc, priant pour le moribond, sans le quitter des yeux. Tout à coup, le braconnier se soulève, il dirige son regard vers le chemin de l'abîme... Dieu !... que vois-je ?

Une créature humaine se traînait misérablement sur la pente de la montagne. Ah ; mais qu'est-ce ? Le fils avait un pressentiment. Maintenant, il entendait appeler, il distinguait la voix qui disait : "O mon Dieu tout pour mon Gal ! Chaque goutte de mon sang ! chaque douleur ! par pénitence pour lui ! Reine du très saint Rosaire, priez pour lui ! !"

Pendant que la pauvre mère se traînait ainsi, en laissant des traces de son sang sur la poussière du chemin, il semblait au fils que la terre sur laquelle il était couché était brûlante, et que cette chaleur pénétrait son cœur. Il lui paraissait que les gémissements maternels montaient au ciel et en retombaient, comme des pierres, pour briser tout son être.

La mère est près de lui, elle lui jette des regards pleins d'amour et de douleur, tout en approchant de ses lèvres desséchées un peu d'eau fraîche. "O mon Gal ! mon fils !"

La glace était rompue : un soupir sortit du fond de cette poitrine déchirée, des larmes jaillirent de ses yeux... "O ma mère !" s'écria-t-il. Il laissa tomber sa tête endolorie sur les genoux de la veuve et pleura amèrement. La tendre mère priait toujours, disant sans cesse : "O bonne Vierge, priez pour Gal... Mon Dieu, grâce pour Gal."

Lorsqu'il fut un peu remis, sa mère lui demanda où il souffrait et gémit sur son malheur. Puis doucement elle lui parla des larmes qu'elle verserait sur sa tombe ; mais ajouta-t-elle résolument : "Tout ce que le bon Dieu veut, pourvu que tu puisses mourir en sa sainte grâce." Puis elle attira la tête de Gal sur son cœur, lui parla de son baptême, du bonheur de sa première communion, des jours déjà loin où ils récitaient ensemble le rosaire. Puis continuant, elle lui rappela qu'il fut un temps où son Gal ne priait plus, hélas ! Ce temps est fini... Dieu l'a abrégé. "Maintenant, mon Gal, prie de nouveau avec ta vieille mère, et demande pardon au Père céleste pour tes égarements."

Pendant qu'elle parlait ainsi, le moribond avait joint les mains. Elle lui donne son chapelet teint de sang : "Le bon Dieu, dit l'héroïque mère, en appro-

chant des lèvres du mourant la petite croix de chapellet, le bon Dieu accepte le repentir de mon enfant, puisque les souffrances de sa mère l'accompagnent, et que mon Gal offre sa mort pour l'expiation de ses fautes : il mérite ainsi le paradis où j'irai bientôt le rejoindre." Un sourire angélique errait sur les lèvres maternelles... le fils lui aussi, souriait : il se sentait rassuré.

Le vieux pasteur s'approcha à son tour. Gal se confessa avec une grande contrition et un vif repentir. Il reçut l'onction des mourants et fut fortifié par la réception fervente du Saint-Viatique, pour le terrible et dernier voyage. Pendant que le prêtre lui donnait une dernière absolution, la mère, toute baignée de ses larmes, offrait à Dieu, pour son fils, les cuisantes douleurs de ses pieds et de ses mains.

En ce moment arrivait les hommes et les jeunes gens du village ; ils étaient porteurs de deux brancards faits de branches et couverts de feuillage.

Gal se tournant de leur côté : " Je remercie Dieu pour cette mort... elle est plus douce que la vie sans Dieu." Il serra une dernière fois la main de sa mère bien aimée " Mère, lui dit-il, ton chapellet est mon bonheur ; ta pénitence est mon salut ! Que Dieu te le rende."

Le râle de la mort survint après ces quelques mots : une écume sanglante sortit de sa bouche, il se laissa aller en arrière : son dernier souffle était accompagné du doux nom de " Mère." La veuve versa encore bien des larmes, mais elles étaient moins amères, car son Gal avait fait une bonne mort. La sainte Vierge l'avait exaucée.

Le corps rigide de Gal fut placé sur le premier brancard. On plaça la bonne vieille mère sur l'autre et le cortège funèbre reprit le chemin du hameau, précédé par le prêtre récitant les prières des trépassés.

A l'ombre de la petite église, reposent les restes mortels de la mère et du fils : une seule pierre les recouvre. On y a gravé leurs noms, entourés d'un Rosaire.

J'AVAIS REVE, MAIS !

Il faisait, ce soir-là, un froid, un si grand froid, que les vitres de l'unique fenêtre de ma chambrette, étaient couvertes d'une épaisse couche de givre. La lune, toute souriante, en éclairant ma fenêtre y faisait briller des myriades d'étoiles.

Je ne sais trop pourquoi, mais je ne me sentais disposé ni à lire, encore moins à écrire. J'avais bien sous les yeux un livre des plus intéressants, mais c'est en vain que je m'efforçais d'en parcourir quelques pages. A chaque instant, ma pensée s'enfuyait dans une direction ou dans l'autre ; et quand, tout à coup, un bruit quelconque me rappelait à la réalité, je relisais le même passage. Comprenant alors que, malgré tous mes efforts de la veillée, je ne ferais rien qui vaille, je me dis, eh bien ! puisqu'il me faut rêver, rêvons !

Je tournai le dos à mon livre, et nonchalamment étendu dans mon vieux fauteuil, les pieds dans ma couverture et appuyés sur une chaise, je permis à la folle du logis de me conduire partout où il lui plaisait.

Graduellement baissait la lumière de ma lampe, tout, autour de moi, disparaissait comme par mystère, puis le moment propice arrivé, d'un coup d'aile ma pensée s'élança dans l'espace.

Dire tout ce que j'ai vu dans cette course furibonde, je ne le saurais, car quelle mémoire d'homme, si prodigieuse fût-elle, pourrait retenir les innombrables détails de description de mondes imaginaires ?

Peut-être, à travers les mers, ai-je suivi Ulysse et Télémaque ! Peut-être, avec ce dernier, à la recherche de son père, ai-je visité et l'Olympe et les enfers ! Peut-être aussi, poussé par un vent favorable, suis-je allé, comme une blanche mouette portée sur la crête des vagues, jusqu'au beau pays, mien par droit de naissance, et que tout doucement mon cœur nomme la France ! Ma pensée si souvent s'y envolait, en dehors de mes rêves, que ce soir-là, libre de tout souci, elle a

pu aimer retourner vers ces belles montagnes que je crois, chaque jour, entrevoir là-bas, tout au fond du ciel bleu lorsque, pensif, je suis jusqu'au loin les flots verts du grand fleuve : flots qui, hélas ! ne remontent jamais !

Mais non, je ne crois pas, car ce ne sont point leurs blancs sommets que mes yeux ont vus, ce ne sont point non plus les doux chants des oiseaux qui peuplent leurs forêts qui ont frappé mon oreille en ces heures indécises. Non, et cependant je me souviens que j'entendais une voix si douce qu'elle me semblait céleste. Je crois encore l'entendre ! Je vois encore les lèvres, deux vraies feuilles de rose, qui disaient des paroles comme je n'en avais jamais entendues ! Elles avaient un charme que je n'avais encore goûté, et j'en étais si pénétré qu'à chaque mot, mon cœur semblait vouloir s'élançer vers cet être qui m'apparaissait comme une divinité.

Plus je l'écoutais, plus je distinguais les traits de son visage. De beaux et grands yeux noirs, qui donnaient à toute la figure, une expression que ne peuvent rendre ni les mots, ni le pinceau, brillaient d'un tel éclat, que je n'en pouvais longtemps supporter le regard. Une chevelure d'ébène, où il y avait comme d'indéfinissables reflets, faisait ressortir la blancheur de ce visage, que je croyais devoir être d'un ange plutôt que d'une créature humaine.

Je l'écoutais, avec l'attention que doivent prêter aux paroles de Dieu les Chérubins et les Séraphins. Longtemps je l'écoutai, suspendu à ses lèvres, je buvais ses paroles, si douces qu'elles semblaient m'enivrer.

Mais pourquoi faut-il donc, que ma langue rebelle se refuse à redire tous ces mots enchanteurs !

Je le sais bien, pourtant, ils sont là gravés en ma mémoire !... C'est en vain, cependant, que je m'essaie à les balbutier, malgré tous mes efforts, ma bouche reste muette.

C'était d'une autre vie qu'elle m'entretenait. Elle faisait passer sous mes yeux éblouis, tout ce qu'on peut imaginer de plaisirs et de joies. Elle me faisait entrevoir tout ce qu'un cœur humain peut goûter de bonheur. Je croyais voir une nouvelle existence toute de gloire et de paix, s'ouvrir devant moi, pleine des choses les plus nobles, qui en délectant l'intelligence, l'élevaient et l'ennoblissent.

Toutes difficultés étaient dès lors vaincues, les sciences et les arts, n'avaient plus de secrets, et les découvertes humaines ne semblaient plus à mes yeux que des rébus d'enfants.

Plus cette nymphe ou cet ange parlait, plus mes oreilles jouissaient de l'harmonie de sa voix, plus aussi hélas ! mon cœur se sentait captivé par le charme magique qui s'échappait de tout cet être vers lequel je me sentais attiré.

Mais je n'étais qu'un faible mortel, légitime héritier de la curiosité de la première femme, et mon désir, bien naturel d'ailleurs, étant de connaître quel était cet être enchanteur, de quel astre ou de quel ciel il venait, je le lui demandais, mais mes questions, ininscrètes sans doute, restèrent sans réponse.

Alors, dans mon enthousiasme délirant, je m'avancé, pris du désir de poser sur ce front presque divin, un bien léger baiser. Mais plus je m'avancé, plus semblait, entre nous, grandir la distance. Soudain, comme je m'étais élançé pour atteindre cet être qui m'avait subjugué et fait entrevoir un peu de la grande lumière, au moment où je croyais même l'avoir saisie, je m'éveillai, ayant senti en ma chair, point encore impassible, une douleur aiguë, tandis qu'à mes oreilles parvenait un cri déchirant.

Je crus tout d'abord, que, voulant me punir de ma témérité et de ma coupable hardiesse, ma subtile déesse avait contre moi, déchainé ses armées invisibles. Mais, sous une répétition de ce cri et surtout d'une pareille douleur, je revins prestement à la réalité.

Mes mains étaient en sang et je constatais, hélas ! qu'au lieu d'avoir saisi l'objet de mon rêve, j'avais failli étouffer ma belle chatte blanche.

Me voyant assoupi, la pauvrette, selon sa louable habitude, s'était installée sur mes genoux, pour ronronner paisiblement. Aux caresses par trop rudes que je venais de lui prodiguer, contre ma propre habitude, n'ayant pas souvent de rareilles visions, ma pauvre blanchette ne me reconnut pas et m'en laissa les preuves.

J'avais rêvé, mais hélas ! depuis, je n'ai pas recouvré la confiance de ma belle chatte blanche.

HENRI BERNARD.

NAPOLÉON ET LE CATHOLICISME

Un jour, raconte le cardinal Fesch, oncle de Napoléon, un nommé Marseria se présenta aux Tuileries, porteur de lettres de Pitt. L'empereur le reçut, après bien des difficultés.

—Sire, dit entr'autres choses cet émissaire, l'Angleterre a besoin d'étouffer entièrement le catholicisme dans son sein. Pour aider à cette œuvre, il n'y a que vous. Etablissez le protestantisme en France et aussitôt le catholicisme périt en Angleterre.

—Marseria, reprit l'Empereur, je suis catholique, et je maintiendrai le catholicisme en France, parce que c'est la vraie religion, c'est la religion de la France, celle de mon père, la mienne enfin. Loin de rien faire pour l'abattre ailleurs, je ferai tout pour l'affermir ici.

Marseria répliqua :

—Tant que vous reconnaîtrez Rome, Rome et les prêtres vous domineront.

—Marseria, reprit l'Empereur, pour les choses du temps, j'ai mon épée et elle suffit à mon pouvoir ; pour les choses du ciel, il y a Rome, et Rome en décidera sans me consulter ; elle aura raison ! C'est son droit.

—Mais, reprit encore l'infatigable envoyé, vous ne serez jamais complètement souverain, si vous n'êtes chef d'Eglise, si vous ne créez une religion à vous.

—Pour créer une religion, répliqua l'Empereur, en souriant, il faut monter au Calvaire, et le Calvaire n'est pas dans mes desseins. Si une telle fin convient à M. Pitt, qu'il la cherche lui-même ; pour moi je n'en ai pas le goût.



Sapristi, comment rompre la glace ? Ça y est tout de même, madame, la glace est rompue entre nous...

LOIN DES YEUX... PRES DU CŒUR!

PAR JOSEPH BARNARD

LÉTTRES A SIMONE

CACOUNA, QUÉBEC

I

Mademoisell Simone

Croiriez-vous que je n'ai pas été autrement surpris de trouver la vôtre parmi les nombreuses lettres qui m'attendaient au bureau ce matin ?

Au milieu de toute cette littérature plate d'hommes d'affaires, platement pensée, et platement clavigraphiée, la petite enveloppe carrée, à gros papier bleu-blanc, avec sa fine écriture, un peu tremblée, mais précise, hésitante peut-être, mais fière aussi, m'a causé la première joie depuis votre départ trop subit.

Je n'avais jamais vu une ligne de vous, et pourtant, tout de suite, je me suis dit : c'est elle !

Et j'ai décacheté lentement, maîtrisant à plaisir mon impatience. Quand un grand bonheur se présente, que je le tiens là, dans ma main, à quoi bon me hâter ? Je trempe vingt fois ma lèvre dans la fine liqueur avant que d'en prendre une gorgée ; je ne bois jamais, je déguste. Et voilà pourquoi, mademoiselle, j'ai décacheté lentement.

D'ailleurs cette lettre, je la pressentais, et pour dire vrai—pardonnez ma présomption,—depuis votre départ, je l'attendais.

Avant-hier soir, plus tôt que d'habitude, j'ai été frapper à votre porte, rue St-Hubert. Vos paroles de la veille m'avaient laissé inquiet ; l'hostilité bien avouée de madame votre mère à mon endroit, ce long voyage prochain, dont l'à-propos restait inexplicé ; tout cela m'avait péniblement impressionné, et plus ardemment que jamais je souhaitais vous voir.

Rue St-Hubert, personne au balcon, et malgré la grande chaleur, fenêtres et portes closes... Je venais de croiser un malheureux bossu, je jugeai que ce désappointement en était la conséquence inévitable... Depuis quinze jours que je vous connais, je deviens superstitieux... Les amoureux ont de ces faiblesses...

Néanmoins je sonnai, et je crois même vigoureusement. Après un temps, un bruit de serrure et un grognement, on ouvre, et au lieu de la gentille soubrette d'habitude, une grosse femme s'encadre dans la porte. La peste soit des bossus...

—Mlle Simone ?...

—A y est pas.

—Pardon ?...

—Alle est en bas...

—Alors,—me méprenant.— En bas ? fis-je. S'il vous plaît, priez-la de monter. C'est très pressé.

—Ah ! ben, c'est malaisé, alle est en bas, en bas de Québec...

Et l'affreuse vieille, au visage gras, aux joues pendantes, avec ses petits yeux rieurs, avait l'air de se fier de moi, et paraissait jouir de ma déconvenue. Je revins furieux et bien attristé.

Et c'est depuis ce vendredi là que je médite la grande vérité : On ne sait jamais quand on est heureux... on se rappelle seulement l'avoir été. Toute ma joie maintenant est dans votre souvenir.

Hier, mon vieux patron—pardon—mon associé, car depuis samedi, je suis bel et bien l'associé du célèbre Ingénieur, Arpenteur, Géomètre, etc., etc., justement apprécié ; mon associé me fit donc appeler pour explication. C'était raide. Je m'attendais un peu à la révélation d'une bévue, car ces jours-ci, je vois tout de travers. L'autre matin, j'allais livrer les données d'un projet d'édifice à sept étages, quand je m'aperçus que, tout compte fait, des sept étages, je n'en avais que six. Il ne m'en manquait qu'un, et chose peu banale, c'était le premier.

Mon associé, qui était un vieux malin, ne me parut pas indisposé, il avait néanmoins l'air singulier. Voyez un peu ceci, me dit-il. C'était une équation qui était en effet de moi, et que néanmoins je vérifiais exacte.

—Eh bien, lui dis-je, je ne vois rien qui ne soit très correct.

—Absolument. Seulement vous avez un secret que je vous prierais de me livrer.

—Je crus comprendre l'allusion, et j'allais me fâcher, mais avant je voulus revoir l'ouvrage.

Le génie civil, mademoiselle, résout bien des problèmes par équations algébriques. Nous cherchons par elles ce que nous appelons "l'inconnu," et désignons d'ordinaire cet inconnu par les lettres sacramentelles de X. Y. Z.

—Absolument exact, continuait le vieux drôle ; "Y" représente le fer, "Z" le cuivre, mais cette "S" est sans doute un corps connu de vous seul, et qui m'embarrasse...

—Juste ciel ! J'avais mis mes "S"... vous comprenez Simone ?... et le patron riait sous cape, en me regardant pardessus ses lunettes... Pour un peu, je l'aurais battu.

—C'est bon, c'est bon, lui dis-je, remplacez "S" par "X"... si vous préférez, et n'en parlons plus.

—Je préfère "X", je préfère !... c'est que je ne connais pas S... Jeune homme ! Jeune homme !—et il me tapa sur l'épaule—si vous avez une folie en tête, faites-la tout de suite ! c'est mieux.

Faites-la tout de suite !... vieux cuistre !... Si je pouvais.

D'où il suit, mademoiselle, qu'en pensant à vous, je construis des maisons en l'air et vous place dans les hautes mathématiques. Le fait est que si les difficultés d'amour se résolvaient par algèbre, je trouverais le moyen qui vous donnerait à moi. Mais hélas !... et il y aurait encore madame votre mère...

J'apprends par Mlle Arthémise, qui est un peu votre parente, je crois que ce départ précipité, ce long voyage, n'ont pas d'autre but que de nous séparer, et de vous guérir d'un mal qui doit être extirpé jusque dans ses racines—pour me servir de sa louable expression. Et cette autre : promener un peu à l'air cet amour naissant ! Ce à quoi madame votre mère aurait ajouté : "C'est un enfantillage, et d'ailleurs : loin des yeux, loin du cœur ! C'est toujours le grand remède."

Ce qu'elle m'a fait de mal, votre cousine Arthémise !...

Loin des yeux... hélas ! c'est souvent bien vrai. Le sera-ce encore une fois de plus ?...

Respectueusement à vous,

GÉRALD.

P.S.—J'adresse : "Poste restante" comme vous demandez. Soyez prudente !...

G...

II

Ma Chère Simone,

La vôtre reçue. Grand merci des jolies choses que vous me dites. Ne vous excusez ni de votre style, ni de rien du tout, je trouve tout charmant. Et vous l'avouerez-je ? J'aime jusqu'aux ratures de ces phrases jetées précipitamment, dans la crainte d'une surprise. Croyez-m'en, ne retranchez à rien de ce que vous dites, livrez-moi votre pensée sans apprêt. Je ne concevrais pas que le cœur fit de jolies phrases. Il a de simples mots qui valent leur pesant d'or, et je sais des silences qui m'en disent plus qu'un long poème.

Quand sur un mot biffé s'en étaye un second, réputé meilleur, je commence toujours par lire le mot biffé. Vous avez des phrases inachevées que je termine à ma fantaisie, et ce que vous dites pas, je le devine, et c'est pour moi plaisir extrême. Tout comme dans ce merveilleux coin de salon, rue Saint-Hubert, le divan... vous vous rappelez ?... vous trouviez sans effort le mot que je cherchais, et je terminais votre phrase à peine commencée...

—Comme c'est drôle !... disiez-vous, en battant des mains... on dirait vraiment que nous pensons pareil... et je le crois à peu près, ma belle enfant. Les malins

auraient vite fait de lâcher leur grand mot : magnétisme ! moi j'aime mieux dire : Amour !...

—Vrai ! là, franchement ! dites... pouvez-vous lire dans mon cœur ?... Et vous posiez près du mien, votre frais minois ; et là, tant pis, bien en face, je vois encore la flamme de vos deux grands yeux noirs... Si je puis lire !...

A cent lieues de distance, laissez moi vous lire encore : voulez-vous ?

Votre description de Cacouna me chagrine davantage de ne pouvoir y être. Mais à l'heure présente, ce n'est pas le site, croyez-moi, que j'admire le plus. Le fait est que depuis que vous avez déserté Montréal, je trouve notre grande cité, plus lourde, plus insipide que jamais. Avec pourtant ses trois cent mille âmes, pour moi la métropole est vide.

Je suis d'humeur massacrante—la belle étude de caractère que madame votre mère perd en ne me voyant pas !... En montant hier, côte St-Lambert, j'ai donné trente sous à l'aveugle Gauthier, vous vous rappelez ?... "Nez-en-moins ?..." pour que ce drôle cessât de râcler son violon durant un quart d'heure. Ça m'énerve. Si peu que votre lettre retarde, je ne me possède plus.

J'ai fait des amitiés au facteur qui m'apportait, l'autre jour, votre missive. Je perds toute idée des convenances. Tantôt, le rencontrant : "Quelle chose pour moi ?... lui dis-je... Non monsieur, rien pour vous.

Je trouvai un tas de lettres sur mon pupitre, mais aucune de de vous. En vérité, il n'y avait rien pour moi... et lui aussi a mon secret... Brave facteur ! va !...

Que le cerbère gras qui garde la solitude de votre résidence ici, se nomme Palmyre, je n'y ai pas d'objection. Qu'elle soit au demeurant une brave femme, comme vous dites, passe encore ; je lui pardonnerai difficilement de s'être moquée de moi, l'autre jour, à votre porte. Elle m'en veut, prétendez-vous, de l'avoir scandalisée en caressant à sa face le menton de la soubrette. La belle affaire !

Voyez un peu. C'était la première fois que je me rendais chez vous, et j'y allais bien innocemment, je vous jure. J'attendais dans la bibliothèque, monsieur votre père, à qui je devais soumettre les devis de sa résidence projetée à Sainte-Agathe. Attendre c'est embêtant, et je trompais l'ennui en suivant les évolutions du plumeau que la jolie fille promenait un peu partout. Le hasard veut qu'elle s'approche de moi, dans un but de propreté, c'est certain. Elle me frôle, et je promène mes doigts sur son frais menton, mais cela, machinalement, je vous certifie : pure distraction.

Au surplus, je vous remercie d'avoir tenu la langue de cette Palmyre... Le bel éclat que madame votre mère ne m'eut pas ménagé !... moi qui suis déjà au pis avec elle. Enfin, vous avez été bonne de m'avoir protégé, sans me connaître. Ma gratitude me pousserait à quelque action héroïque, comme, par exemple, sur votre désir, à embrasser cette fois la binette humide de la Palmyre, sauf à trouver, au préalable, un endroit sec.

A propos de Mlle Arthémise, votre cousine, merci de l'avertissement. Vous me faites rire d'ajouter qu'elle vous pourrait-être une rivale sérieuse. C'est là un badinage, évidemment. Je ne me vois pas bien, flanqué de cette duégne comme légitime. Que le sacrement la tente, cela se conçoit ; elle est d'âge. Mais avec moi, nix !... Au surplus, j'ai réglé son cas, lestement. Et voici comme.

Par cette chaleur de canicule, je promène le désœuvrement de mes soirées au Parc Sohmer ; à vrai dire, je ne vois guère d'autres endroits. Je berce mon ennui aux accords de la musique.

Pendant l'intermède de l'autre soir, je faisais les cent pas sur la terrasse. Vous pensez bien que je n'ai pas de ce temps-ci, cet air conquérant,—un peu fendant—comme le prétend madame votre mère, qui dénote d'ailleurs chez moi les pires inclinations. Enfin, j'allais au hasard, la tête basse, le nez bas, les yeux bas ; c'est même par cette posture que j'ai découvert

la présence dans nos murs d'un grand nombre d'américains. Je les ai reconnus aux pieds, — ces pieds, quelle ampleur ! D'ailleurs, la grande consommation de "patates frites" devait me confirmer le fait.

Cette odeur de friture ne me va pas, vous savez, et j'allais fuir, quand, à cinq verges, j'aperçus, grande, mince, droite, enfin : la cousine Arthémise dans toute la sécheresse de sa complexion. J'acrochai cette épave.

Je voulais parler de vous. Aux questions que je lui posai, elle ne répondit que vaguement. Je faisais long feu, c'était clair.

Je me rebute difficilement. Me piquant au jeu, je voulus poursuivre mon inquisition. A la fin, elle s'emporta, et me dit à brûle pourpoint :

— Mais enfin M. Gérard, je comprends mal votre enthousiasme pour cette petite fille !... Cette petite fille !... Je voudrais vous noter le ton sur lequel elle me dit cela.

— Ah ! vous ne comprenez pas !... Je le lui expliquai, et rondement. Croiriez-vous qu'elle alla jusqu'à dire que vous n'étiez pas la plus jolie fille qui soit ici ? Tel que je prétendais d'ailleurs.

— Bah ! fit-elle, à la fin, je vous concède qu'elle n'est pas mal.

— Vous êtes bien bonne.

Mais elle est trop jeune...

— C'est un défaut dont elle se corrigera assez tôt. (Attrape.)

— Et quel caractère !... Et la voilà partie ! Sur ce chapitre, ce qu'elle m'en a conté !

Enfin mademoiselle, lui dis-je, voulant couper court aux diatribes de cette belle âme, je ne sais si ce que vous dites est vrai, je ne veux pas savoir ; mais une chose m'a frappé. Jamais à ma connaissance, mademoiselle Simone n'a médité de qui que ce soit, et c'est pour moi l'indice d'une grande délicatesse de cœur. Et ça me suffit.

— Vous comprendrez monsieur Gérard — et ici la douairière minaudait — que vraiment cette fillette ne vous convient pas. Voulez-vous que je vous dise, en amie, prenez une personne réfléchie, sage, qui tempérerait les ardeurs de votre caractère. Bon Dieu ! il n'en manque pas de jeunes personnes, d'un certain âge (je souligne) qui seraient heureuses de vous donner le bonheur...

Juste ciel s'il en manque ! à commencer par celle que j'avais sous les yeux... grand merci !...

— Mademoiselle, fis-je très sérieusement, je prends en considération la sagesse de vos remarques. Elles vous sont inspirées, j'en suis sûr, par une trop longue expérience...

Plait-il ?...

— Je dis enfin, qu'à votre âge (et je m'inclinai) on ne...

Un sifflement coupa ma phrase, — Insolent ! fit-elle, et la cousine se perdit dans le flot des promeneurs. J'avais une ennemie de plus,

Au fond, c'est bien fait. Pourquoi aussi me débiter ces sornettes sur vous.

— Ame douce, caractère uni, humeur égale, esprit uni, égal ou plat, comme vous voudrez, je n'ai que faire de toutes ces surfaces planes. Il ne me déplaît pas que quelque chose retrousse quelque part. Entre les angles et les bosses, je préfère les bosses, et voilà pourquoi je ne pourrai jamais plus souffrir mademoiselle Arthémise.

Bien à vous

Affectionnement...

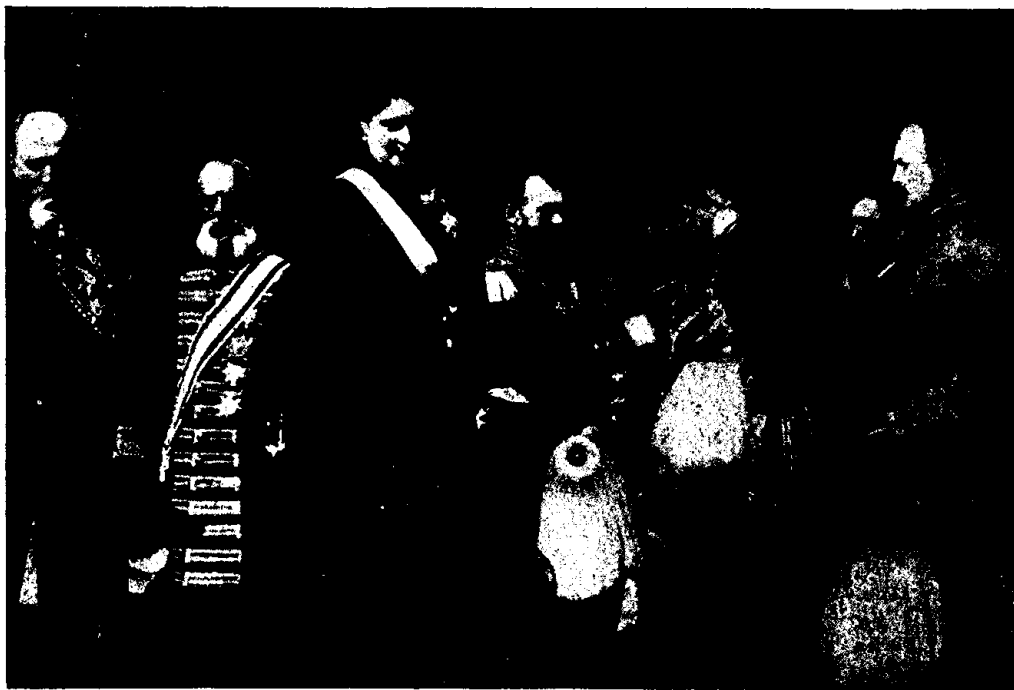
GÉRARD.

A Suivre

Le temps est tôt ou tard le vainqueur de l'amour : l'amitié seule dompte le temps. — Mme D'ARCONVILLE.

En amour, qu'est-ce qu'un jour de bonheur sans le lendemain qui le purifie ? C'est du lendemain que le cœur date ses souvenirs. — Mme DE GIBARDIN.

Pour les enfants, comme pour les parents, le numéro spécial du MONDE ILLUSTRÉ, à l'occasion des fêtes de Noël, sera très intéressant telle est l'opinion, de Santa-Claus lui-même.



SAINT-PÉTERSBOURG. — DÉPART DU TZAR ET DE LA TZARINE, DE L'ÉGLISE DE PIERRE ET PAUL, APRÈS LE SERVICE RELIGIEUX

THÉÂTRES

L'OPÉRA COMIQUE

Ceux qui ont assisté aux représentations des *Dragons de Villars* au Théâtre de l'Opéra-Comique, la semaine dernière, s'accordent à dire que jamais l'œuvre délicate de Maillart n'a été mieux interprétée à Montréal. Les artistes parisiens que nous a amenés M. Goulet travaillent consciencieusement à établir leur réputation et il serait regrettable que notre population se fasse plus longtemps tirer l'oreille pour leur donner l'encouragement qu'ils méritent.

Nous avons constaté avec plaisir que les auditoires de la semaine dernière ont été plus nombreux que ceux de la semaine précédente. Espérons que cette augmentation sera constante et qu'avant longtemps le seul théâtre lyrique de Montréal deviendra le rendez-vous de tous les dilettanti, de tous ceux qui ment le grand art de la musique.

La Petite Mariée, opérette en trois actes, musique de Charles Lecocq, est à l'affiche cette semaine

MM. Hérault, Jabry-Dangé, Montvallier, Mmes Valtour, Rey-Duzil et Meissonniery remportent beaucoup de succès.

THÉÂTRE NATIONAL FRANÇAIS

La Case de l'Oncle Tom le grand drame en six actes et vingt-trois tableaux tiré du célèbre roman de Mme Beecher Stone, sera à l'affiche du Théâtre National Français toute la semaine du 25 novembre. Il est inutile de faire l'éloge ou l'analyse de cette pièce qui a été présentée avec un succès colossal en Amérique comme en Europe et que connaissent certainement tous nos lecteurs. Montée avec le plus grand luxe et interprétée par des artistes consciencieux comme ceux du National, elle attirera des foules considérables à chaque représentation.

Les aventures du brave nègre Tom sont décrites en des scènes pathétiques qui portent l'émotion à son comble, et l'action, toujours très animée, est encadrée de très pittoresques décors dont les principaux représentent la rivière gelée, les montagnes, la case de l'oncle Tom, la plantation Legree et le quai de la Nouvelle-Orléans. Sur ces quais a lieu une grande fête de nègres avec chants et danses, compris un grand "cake-walk !" Parmi les scènes les plus intéressantes sont la fuite d'Eliza sur les glaçons, la bataille dans les montagnes, la mort de la petite Eva et de Sinclair, la vente des esclaves, la mort de Legree et de l'oncle Tom et de l'apothéose.

M. Ph. Fillion, jouera le rôle de l'oncle Tom. Autres interprètes : MM. Petit-jean, J. Daoust, Soulier, Hamel, Palmiéri, Bouzelli, Leurs, Godeau, Villeraie, Mme de la Sablonnière, Mlles Verteuil, Rhéa, Brémont, Carlon, etc.

LETTRE OUVERTE

A Madéleine-Paule.

Vous venez à nous, la main tendue, réclamant au coin du feu, cette place, qu'un jour, vous avez désertée. C'est bien, cela ; mais, vous savez, cette place, nous vous l'avions toujours gardée, car, disions-nous, l'hirondelle qui vient, le soir, se blottir sous le toit, s'enfuit à l'automne vers l'outre-mer, et, au printemps, nous revient, heureuse de retrouver le toit hospitalier, qui est là, encore ouvert pour la recevoir, l'abriter à l'heure où court l'ouragan ; ainsi nous reviendra la douce Madéleine, qui nous charma souvent, nous aime toujours.

Vous n'avez point trompé notre attente, merci ; demeurez dorénavant, n'est-ce pas, demeurez et causez comme naguère. Vous retrouverez, attentifs, vos mêmes lecteurs, vos mêmes lectrices, et bien d'autres encore. Le voilà venu, le temps des bonnes causeries intimes : nous serons bien, au coin de l'âtre, causant, riant, taquinant nos voisins, nous racontant les uns aux autres, les impressions diverses, données par les événements divers qui forment une vie.

Ainsi, Madéleine-Paule, au revoir bientôt, n'est-ce pas ?

A vous,

GILBERTE.

LA VRAIE FEMME

Une vraie femme, une femme sensée, ne désire pas seulement plaire aux étrangers, aux gens qu'elle rencontre par hasard et qui l'ont oubliée, quelques heures après ; c'est dans sa famille surtout qu'elle déploie toutes ses puissances de grâce et de séduction.

Pour être agréable aux siens, pour être bien servie par ses domestiques, il faut que la maîtresse du logis soit douée d'une inaltérable égalité d'humeur. Mais il est facile de comprendre que cette sérénité d'esprit n'est obtenue que dans une maison bien agencée, ordonnée, où tout est prévu, réglé d'avance, et cela, quelle que soit la situation sociale : humble ou élevée.

La femme la meilleure, mais dont le ménage n'est pas bien dirigé, qui ne sait pas distribuer le travail aux autres, qui ignore la science de la division des heures, cette femme dont le cœur est excellent aura des mouvements d'impatience qu'elle regrettera ensuite amèrement, mais qui n'en auront pas moins apporté le trouble et le malaise dans l'intérieur.

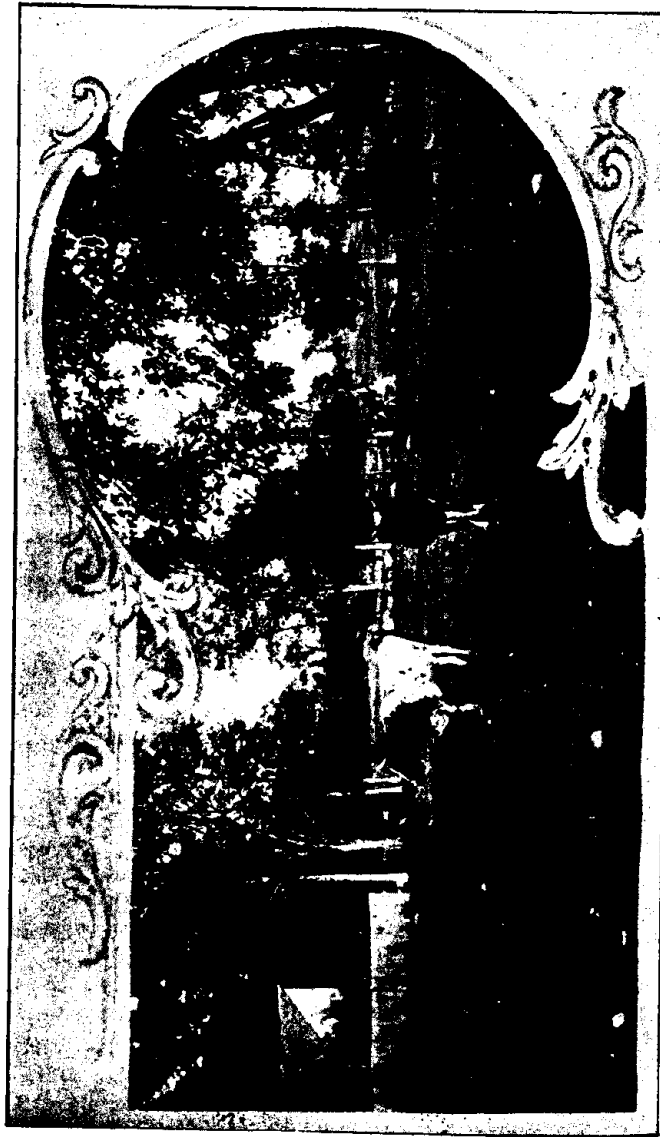
Retenez par avance le numéro illustré en couleur du MONDE ILLUSTRÉ. Ce sera un souvenir précieux qui sera lu avec plaisir par nos lecteurs.



Chicoutimi



Sur un étang



Avant la traite



Montréal : Picot du couurant

SCENES CANADIENNES

Se
d'art
—
file,
père
veux
L'
—
tion

M
E
Bres
coup

com
d'es
tout
doul
vive

E
nou
mai
dit

lons
A q
rira
L'
file

M
—
vez
de c
dest

Je
dev
pas
—
tout

mar
—
—
quo

Bre
—
l'ex
vou

—
I
bra
red

mo
le t
em
M

pas
égée
e lui
avec
C'est
pen-
ici.
us le
au
rou-
arie
pour
vet,
nde-
F.
à la
Ime
s le
sera
st...
aux
rue
gri,
e la
de-
cou-
n la
ient
eur.
tre
ger
lles
oint
ou-
lui
qui
re,
lio-
mes
tat
n...
le



LES FETES DE FAMILLE...AU RETOUR DU BAPTEME

LEGENDE

Au jour de la création,
Quand il voulut peupler la terre,
Dieu comprit qu'il fallait un père,
Un père à chaque nation.

Il façonna, du bout des doigts,
Et sans se donner grande peine,
Un nègre, noir comme l'ébène,
Un sauvage, enfin, un chinois.

Mais, voyant son peu de succès,
Et rêvant des œuvres plus belles,
Il tenta deux races nouvelles :
Un anglais, et puis, un français.

Tout d'abord, il choisit, parmi
Les animaux, une fourmi,
Et, par sa puissance divine,
Fit l'anglais, à la froide mine.

Il prit ensuite un papillon,
Aux fines ailes vermillon.
Et le toucha de sa baguette :
Ce fut le français, pas trop bête.

MORALITÉ

Et le premier fut actif et tenace,
Pareil à la fourmi qui travaille toujours ;
Mais le français fut doté de la grâce,
Du papillon léger, aux légères amours.

PAUL HYSSENS.

CAUSERIE

LES VIEILLES FILLES

C'est le temps ou jamais d'en parler, n'est-ce pas gentils lecteurs, aimables lectrices ? et au risque de tisser la corde qui me pendra peut-être, (soit dit en souriant,) je me plais un tantet à esquisser certaines considérations sur ce sujet.

Vieille fille ! ces deux mots ne résonnent-ils pas aux oreilles de mes jeunes lectrices comme une vieille cloche fêlée aux notes aiguës ou fausses ? ou ne semblent-ils pas à leurs yeux un vieux document parcheminé ?... dont les lignes illisibles laissent bien souvent une trop grande marge où chacun met des mots et des mots, que dis-je ? quelque fois même des horreurs ! qui, au grand jour de la vérité, sont toujours loin d'en être, je vous prie de le croire.

Que n'a-t-on pas dit de malin à l'égard de ces demoiselles, non mariées à trente ans et plus, qui s'obstinent, volontairement ou non, à ne pas décoiffer le bonnet de Sainte-Catherine ? La langue et la plume se disputent la palme de la malveillance à ce sujet. Mais de toutes les ironies, les épigrammes, les satires que suscite cet état, bien inoffensif pourtant, trouvez-moi quelque chose de plus injuste, de plus stupide, de plus injurieux, de plus coupable, j'oserai dire, que cette phrase échevelée donnée en pâture au caquet des esprits loquaces et à la griffe des plumes bilieuses : " Trente ans, et pas mariée ! oh ! il doit y avoir là quelque chose "... Et dans l'ignorance absolue de ce quelque chose, on tisse et on brode, à sa fantaisie, sur ce vague canevas à lignes blanches, quoi donc ? Des lauriers et des roses ? Oh non ! bien plutôt des épines et des chardons.

Il est vrai que pour un grand nombre de très fortes cibles, la flèche empoisonnée ne les atteint guère, et produit tout simplement sur elles l'effet d'un feu grégeois qui les amuse sans les brûler. Ne savent-elles pas que leur état, tout anormal qu'il paraisse, fut préconisé par le congrès le plus imposant et le plus majestueux des temps : le concile de Trente !

Ecoutez plutôt cette voix grave, qui emprunte toute sa sonorité ausolennel silence approbateur de religieux philosophes, phares lumineux de l'Eglise universelle :

" Si quelqu'un dit que de demeurer dans l'état de virginité ou du célibat n'est pas quelque chose de meilleur ou de plus heureux que de se marier, qu'il soit anathème !

J'ai cité textuellement.

Ah ! ! ! n'y a-t-il pas là de quoi confondre tous ceux qui glapissent leurs inepties à tort et à travers ?

Un curé disait un jour à une dame : " Que faites-vous de vos filles ? Vous ferez mieux de les marier que de les garder demoiselles. " A ce mot de mieux,

le vicaire présent n'y tint plus et dit à son curé : " Je vous demande bien pardon, mais pour quiconque sait lire, cette expression de mieux est ici une formelle hérésie. "

Mais enfin, que lui reprochez-vous donc à cette pacifique vieille fille ? De quelle tare odieuse a-t-elle souillé sa nature, si ironiquement honnie même des gens qui ne connaissent rien d'elle ? Trouvez-moi, mais sûrement, la chose inique qui autorise le monde à la ridiculiser ? Serait-ce parce qu'on lui impute la faute grave de ne s'être pas mariée ? Oh ! mais je connais de franches et loyales natures qui jurent, sur leur conscience, préférer monter sur l'échafaud plutôt que de consentir à prononcer le fameux oui sacramental.

Serait-ce encore parce qu'il est de fait notoire qu'une fille non mariée à certain âge est considérée par une société, boiteuse elle-même, un être perclus mis en dehors de tout mouvement social ? Ah ! la grande infortune ! Et voyez-là l'active vieille fille déployer dans un milieu moins factice toutes les ressources d'une nature riche de capacités et de dévouement.

Ici, c'est la bonne à tout faire qui s'efface dans la cuisine, pour permettre à ses jeunes sœurs encore dans le mouvement, de briller au salon tout à leur aise. Dans un autre intérieur, on la retrouve au chevet d'un enfant malade, lui prodiguant ses soins les plus affectueux. Sous la garde assidue d'une tante aussi dévouée, la guérison du chéri semble certaine, et le frère ou la sœur de notre héroïne peut parfaitement, et sans remords, s'acquitter de tous ses devoirs sociaux, pour ne pas dire mondains. Ailleurs, elle se consume à subvenir à l'existence d'êtres chers, chargeant ainsi ses frêles épaules d'une lourde responsabilité dont se dégagent trop vite les frères et sœurs qui se marient, tout entiers à ceux qui vont venir et ne songeant plus guère à ceux qui s'en vont...

Sont ce là les scandales dont l'énormité vous énerve ?... Ah ! ! !

Je pousse mes investigations plus loin. Je sais qu'il y a vieille fille et vieille fille comme il y a fagot et fagot. Vous reprochez peut-être aux sujets d'une certaine catégorie d'être laides, difformes, sottes, dépourvues de grâces et de charmes. Oh alors ! renoncez bien vite à vos moqueries ; mettez à la place un grand voile de commisération devant ces pitoyables formes féminines, car vous ne savez pas les souffrances intimes, les douleurs profondes qui s'agitent dans ces cœurs, susceptibles d'amour, et les font secrètement se révolter contre l'injustice du sort. Les sentiments chrétiens parviennent parfois à étouffer certaines clameurs qui sourdent dans les âmes, et de ce flot amer de dédains et de mépris amassés, l'on s'étonne quelquefois de voir naître, et s'épanouir sur des lèvres souriantes, la fleur sublime de la résignation, éclosée dans des âmes belles et pures comme le ciel même.

Quant aux vieilles filles hargneuses, acariâtres, dont la morne existence n'est qu'un continuel caprice, pour le tourment des autres, je renonce à les défendre, sachant fort bien d'ailleurs, qu'elles peuvent défier le parallèle d'une portion équitable de femmes lancées, par un seul coup de la grâce, dans cet eden mystérieux qu'on nomme le conjungo. Mais il est une autre classe qui m'intéresse tout particulièrement, amis lecteurs, et de celle-là, je veux me faire l'ardent champion. Pourquoi certaines filles qui sont loin d'être disgracieuses et de figure et d'aspect, semblent-elles avoir été mises au rancart comme beaucoup d'autres, moins bien douées sous le rapport de l'esprit, de l'éducation et des manières ? Ah ! voilà le nœud gordien de l'énigme, et à moi la victoire si j'arrive à le dénouer, n'est-ce pas ?

Serait-ce parce que le chiffre de leur dot se limite à zéro ? Peut-être bien... Serait-ce encore parce que l'exiguïté de leur salon ne leur permet pas de faire défilé, sous les arcades et les portières de brocart, l'élite des jeunes professionnels ou beaux salariés — avides de palper les écus de l'habile financier, qui, s'y connaissant en affaires, croit faire bon jeu en jetant ainsi de la poudre d'or aux yeux des naïfs épouseurs de dot ? Plût au ciel que l'innocente jeune fille qui sert d'enjeu à cette partie de hasard miroite plus, aux yeux de son futur mari, par sa valeur morale que par

celle, plus problématique souvent, des bidous de son père ! Ah ! si son bonheur était bien là ! vraiment, elle n'en aurait pas payé le risque trop cher ! Mais a-t-on déjà trouvé que le bonheur était enfoui ailleurs que dans un... cœur d'or ? L'or a du bon, ma foi ! Seulement, l'or des cœurs ne s'aperçoit souvent qu'à travers l'or des bourses et des salons, et voilà peut-être pourquoi, certains cœurs ne brillent que dans l'ombre et projettent tout leur éclat dans une sphère très restreinte.

Serait-ce encore parce qu'il en est de ces cœurs féminins qui, s'étant donnés une fois, ne se reprennent jamais... et gardent toute leur vie, avec le souvenir des illusions perdues, le deuil de la mort ou la souffrance de la trahison... Qui sait ?...

Mais si ces raisons sont valables, j'en ai une autre qui prévaut, je crois, sur toutes celles sus-énoncées, et vraiment, je ne croyais pas trouver tant de causes pour un seul effet. Peut-on croire qu'il soit très facile à certaines natures cultivées de consentir à lier leur existence à celle d'un premier, d'un deuxième et même d'un troisième venu, sans autre garantie de bonheur qu'une position sociale assez bien assise et un foyer confortable où les membres du corps trouvent le bien-être, il est vrai, mais où les facultés du cœur et de l'esprit savent d'avance n'avoir à se nourrir que de froissements, d'indélicatesses, d'humiliations et de vulgarités. " De grâce, Seigneur ! délivrez-nous de ces mets fastidieux ! Nous préférons, mille fois, mourir vieilles filles ! "

Et voilà pourquoi, très souvent, certaines filles intéressantes ne sont pas mariées à trente ans et même plus. Leur en ferez-vous un si grand crime ?... Elles s'en moquent ; et coulent tranquillement une petite vie arrangée à leur façon, libre à elles d'en modifier le plan à l'heure de leur gré arrive, et tout en se souciant fort peu des grands parleurs et des petits écrivains.

Elles ont leurs idées noires parfois qui frôlent l'ennui et le dégoût même. Mais les femmes mariées en sont-elles exemptes ? Et du partage de chagrins, de troubles, d'embarras que suscitent les deux états contraires, je serais curieuse de voir de quel côté pencherait le plateau de la balance. Eureka ! J'ai trouvé le secret ! et ne le livre qu'aux jouvencelles trop pressées de se marier jeunes. Mais je divulgue un gros péché de jalousie et ce n'est vraiment pas charitable ; ma foi, tant pis !

ATTALA.

COMMUNICATION

Bella.—Votre nouvelle pièce de vers est une gracieuse fantaisie que je publierai dans une quinzaine. Vos sympathiques paroles me flattent et m'encouragent. Un merci cordial pour le tout.

Rose de mai.—Votre article est joli et je crois qu'il plaira. Merci de me l'avoir adressé. A quinze jours aussi, votre place dans cette page. Revenez encore vous asseoir au " Coin du feu " d'où le froid est bien banni, je tiens à le dire.—A.

BIBLIOGRAPHIE

Les Almanachs édités par la Maison J.-B. Rolland & Fils, dont nous annonçons la publication, sont suffisamment connus du public, et n'ont point besoin de recommandation. Les nombreuses éditions successives de chacun sont la meilleure preuve de l'intérêt qui se rattache à leurs nombreux renseignements, ainsi qu'au choix agréable des autres matières qui les composent.

Nous leur souhaitons donc de trouver encore un succès bien mérité.

Ces Almanachs sont partout en vente, au prix de cinq centins chacun.

N'oubliez pas que LE MONDE ILLUSTRÉ sortira à l'occasion des fêtes de Noël, un numéro illustré, en couleurs, fort de soixante pages.

Pourquoi perdre votre temps ici et là, pour acheter vos fourrures d'Automne et d'Hiver, quand, en vous rendant directement à

L'AMERICAN FUR STORE

vous avez satisfaction. Vous y verrez le plus bel assortiment à Montréal, en Manteaux, Boas, Col-lerettes, Etc., Etc., Etc.

American Hat & Fur Store
27 et 29 St-Laurent

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

Maison Fondée depuis 25 ans

Almanachs! Almanachs! Almanachs! Viennent de paraître les almanachs suivants pour 1902, au prix de 15 cents chacun: Comique, Pour Rire, du Charivari, des Parisiennes, par Grévin, des Lunatiques, des Dames et des Demoiselles, du Savoir-Vivre, du Voleur, Amusant, des Corolles de l'Armée française, du Farceur, des Tours de Cartes, du Magicien, des Salons, du Bon Ton et de la Politesse française, des Devinettes pour rire, des Gasconades, de la Bonne Aventure.

Aussi les Almanachs de la Grande Vie, des Femmes Galantes, de la Vie de Paris, des Cartes Postales Illustrées, à 25 cents chacun, bien illustrés par la photographie d'après nature. Pour paraître le 1er décembre, les Almanachs Hachette, du Drapeau, Vermot et Dupont. Les commandes sont remplies par retour du courrier.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MAIGREUR - PETIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT - avec les
PILULES ANONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 10, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le **DR KLINE'S GREAT NERVE RESTORER**. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale, dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse TRAITÉ ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI à \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARTE, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.

Consultation personnelle ou par poste.
Ecrire à **Dr. R.-H. KLINE, Ld.**
931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ÉTRANGER
BEAUDRY & BROWN
INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS

Nuits Sans Sommeil



Les forces du système sont épuisées durant le jour et quand les gens sont ensuite obligés de passer des nuits sans dormir ils deviennent des ruines physiques.

Le sommeil fait reposer le système fatigué, calme les nerfs, et fait oublier les soucis de la vie.

VIN MARIANI

Le Tonique Français Idéal

Donne un sommeil réparateur, et fait respirer plus lentement et plus paisiblement, ce qui signifie le repos complet.

Les médecins disent :
" Il est sans égal dans les cas de dépression nerveuse, mélancolie, épuisement mental, fatigue et insomnie. "

Chez tous les Pharmaciens. Evitez les substituts.

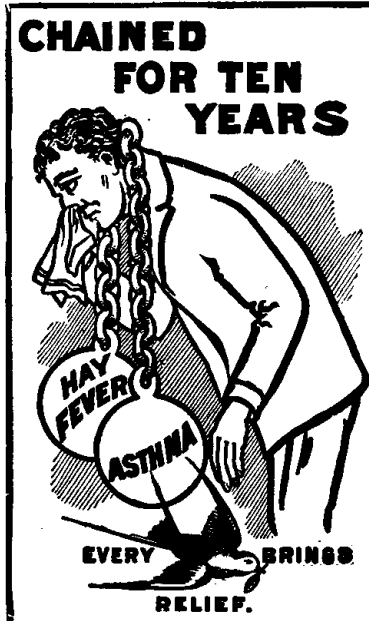
J.A. DUMAS
TEL. BELL M 1426
Photographe
112 Rue Vitré
Coin St-Laurent
MONTREAL.

LE TOUR DU MONDE Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre: " Boîte aux lettres " des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an, 28 francs; six mois, 16 francs; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

ASTHME GUÉRI GRATUITEMENT

"L'Asthmalene" donne un soulagement instantané et opère une guérison radicale dans tous les cas

ENVOYÉE ABSOLUMENT GRATIS SUR RÉCEPTION D'UNE CARTE POSTALE-ÉCRIVEZ VOS NOMS ET ADRESSE LISIBLEMENT



Il n'y a rien comme l'Asthmalene. Elle donne un soulagement instantané, même dans les cas les plus graves. Elle guérit quand tout le reste échoue.

Le Rév. C. F. WELLS, de Villa Ridge, Ill., dit: " Votre bouteille échantillon d'Asthmalene a été reçue en bonne condition. Je ne saurais vous dire combien je me sens reconnaissant du bien que j'en ai obtenu. J'étais esclave, enchaîné par un terrible mal de gorge et l'asthme depuis dix ans. Je désespérais de pouvoir obtenir ma guérison. Je vis votre annonce pour du remède pour cette terrible et torturante maladie, l'asthme, et je croyais que vous vous vantiez, mais je résolus de l'essayer. A mon étonnement, l'essai agit comme un charme. Envoyez-moi une bouteille pleine grandeur.

REV. DR MORRIS WECHSLER
Rabin de la Cong. Bnai Israel,
New-York, 3 janvier, 1901.
Dr Taft Bros., Medicine Co.,

Messieurs,
Votre "Asthmalene" est un excellent remède pour l'asthme et pour la Fièvre des Foies, et sa composition fait disparaître tous les maux qui se rattachent à l'asthme. Son succès est étonnant et merveilleux.

Après l'avoir fait soigneusement analyser, nous pouvons certifier que l'Asthmalene ne contient ni opium, ni morphine, ni chloroforme ou éther. Très sincèrement à vous,
REV. DR MORRIS WECHSLER, Dr Taft Bros., Medicine Co.

Messieurs, Avon Spring, N.-Y., 1er février 1901.

J'écris ce témoignage sous la conscience de mon devoir, ayant éprouvé les merveilleux effets de votre Asthmalene pour la guérison de l'Asthme. Mon épouse fut affectée de l'asthme spasmodique pendant les derniers 12 ans. Ayant épuisé ma propre capacité, de même que celle de plusieurs autres, j'eus la bonne fortune de voir votre enseigne sur vos vitrines, sur la 130ème rue, New-York. Je me procurai immédiatement une bouteille d'asthmalene. Mon épouse commença à en prendre vers le 1er novembre, à peu près. Je constatai bientôt une amélioration radicale. Après en avoir employé une bouteille, son asthme était disparu et elle est entièrement débarrassée de tous symptômes. Je sens que je puis recommander ce remède avec force à tous ceux qui sont affligés de cette cruelle maladie.

A vous respectueusement, O.-D. PHELPS, M.D.

Dr Taft Bros., Medicine Co. 5 février 1901.

Messieurs,
Je souffrais de l'Asthme depuis 22 ans. J'ai essayé de nombreux remèdes, mais ils ont tous échoué. Je vis par hasard votre annonce et je commençai par avoir une bouteille échantillon. J'y trouvai un soulagement immédiat. J'ai depuis acheté une bouteille pleine grandeur, et je suis à jamais reconnaissant. J'ai une famille de quatre enfants et pendant six ans je fus incapable de travailler. Je jouis maintenant de la plus florissante santé et je fais des affaires tous les jours. Vous pourrez vous servir de ce témoignage comme bon vous semblera.
Adresse de ma maison, 235 rue Rivington.

S. RAPHAEL,
67, 129ème rue Est, Cité de New-York.

Bouteille échantillon envoyée absolument gratis sur réception de carte postale
Ne tardez pas. Ecrivez immédiatement, adressant DR TAFT BROS., MEDICINE CO., 79, 130ème rue Est, Cité de New-York.

VENDEE PAR TOUS LES PHARMACIENS

THEATRE du PALAIS-ROYAL

Coin SAINT-LAURENT et LAGAUCHETIÈRE

O. BASTIEN, Directeur Tel. Bell Est 2067 R. HARMANT, Dir. Artistique

Semaine du 25 Novembre:

Le Controleur des Wagons-Lits

DE ALEXANDRE BISSON COMEDIE EN 3 ACTES

PRIX DES PLACES, - 15, 25 et 40 cents. Loges, - 50 cents

MATINÉE TOUS LES MARDIS, JEUDIS ET SAMEDIS A 2 HEURES

Matinées, - 10, 15 et 20 cents. - Loges, - 30 cents

A l'étude:

THEATRE NATIONAL FRANCAIS

Rues Ste-Catherine et Beaudry Bureau privé, T61, Est. 2017 GEO. GAUVREAU, Propriétaire
Tel. Bell Est, 1736 Tél. Marchands 520

Semaine du 25 Novembre: -

"LA CASE DE L'ONCLE TOM"

Nouvelle et Grande Mise en Scène, Magnifiques décors. Danses Nègres. Cake Walk, Quatuor Nègre. Ainsi que Chiens Dressés, Poneys, Aues, etc.

Matinée tous les jours à 2.15.

Tous les soirs à 8.15

Prix Soirées, - 10, 20, 30 et 40 cents. Loges, - 50 et 75 cents

Prix Matinées, - 10, 15 et 25 cents. Loges, - 50 cents

Semaine Prochaine: "LE ROI DE ROME"

OPERA COMIQUE 1861 rue STE-CATHERINE

COIN CADIEUX

TELEPHONE, EST 1395

Semaine du La Petite Mariee

Opéra Comique en 3 actes

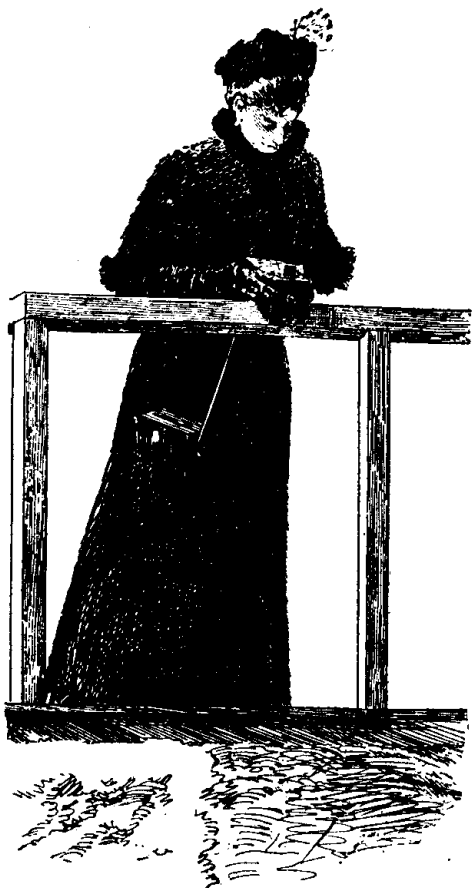
TOUS LES SOIRS A 8 HRS. - MATINÉE LE SAMEDI A 2 HRS

PRIX DES PLACES-Soirée: 25c, 50c 75c et Loges \$1.00.

Matinée: 20c, 35c, 50c et Loges 75c.

LA TZARINE PHOTOGRAPHIANT

Ce ne fut pas un spectacle banal de voir l'impératrice Alexandra, armée d'un tout petit appareil, prenant des vues, pendant la journée de manœuvres, à Fresne et à Vitry, en France.



L'Impératrice photographiant l'assaut des troupes.

La souveraine, donnant un bon exemple, ne se ruine pas en frais photographiques ; on assure que l'instrument dont elle se sert n'a coûté que seize dollars, et elle s'en sert avec autant de goût que d'habileté.

L'impératrice aime passionnément la photographie. Depuis trois ans, elle ne sort jamais sans son petit appareil, avec lequel elle se plaît à photographier tout spécialement l'empereur.

Détail assez curieux, c'est en 1897, lors de la visite du président Félix Faure en Russie, qu'à bord du yacht *Alexandria*, elle se servit pour la première fois d'un appareil photographique, emprunté à un photographe français admis sur le yacht impérial. Ces premières épreuves n'étaient guère réussies. Aujourd'hui, l'impératrice est une véritable artiste photographe.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

LA PENSÉE ET L'ACTION

La pensée provoque l'action. On pourrait presque dire que c'est là un axiome de psychologie. Penser à une action, c'est déjà commencer à l'entreprendre, et c'est bien inconscient. Celui qui est au bord d'un précipice et qui pense au danger de tomber est bien souvent attiré dans le vide. Il a pensé et il est tombé. Il faut se défier de la pensée. Rien ne montre mieux sans doute ce curieux effet réflexe que ce qui se passe chez le sujet qui commence à monter à bicyclette. Il voit un trottoir, il pense à l'obstacle et veut l'éviter : il y va en droite ligne ; il a peur d'une voiture qui s'approche, il pense à la voiture : il va se jeter dedans, malgré tous ses efforts. Inconsciemment son système nerveux l'a conduit vers le point qui le préoccupait et qu'il voulait éviter. Ces mouvements inconscients sont très curieux et très généraux. Peut-être réellement suffisent-ils pour expliquer ces essais de double vue dont nous avons eu tant d'exemples depuis ses expériences de Cumberland. La main frémit et le bras aussi, et, malgré tout, les mouvements de l'opérateur peuvent conduire instinctivement l'expérimentateur vers l'objet caché. Ce n'est qu'une explication et

ce n'est peut-être pas la bonne, mais elle est plausible. Remarquez bien que le fait est général. Vous tenez un fil à plomb ; il oscillera du côté que vous avez désigné mentalement. Appuyez sur une petite table légère, elle se soulèvera du côté que vous penserez qu'elle devra se lever. La pensée, c'est déjà l'action. Il faut y prendre garde.

L'étude de la psychologie est très en honneur aux Etats-Unis. Un de mes amis, M. Henry de Varigny, dans un récent voyage, en Amérique, a eu l'occasion de visiter le beau laboratoire de M. Joseph Jastrow, professeur de psychologie, à l'Université du Wisconsin. On y accumulé les appareils les plus ingénieux. Parmi ceux-là, M. de Varigny mentionne l'*automatographe*, qui a le don d'intéresser le public. Ce petit appareil met très nettement en relief les mouvements automatiques de la main. C'est une simple plaque de verre portée sur trois billes en métal, libres et très mobiles. C'est donc un petit chariot susceptible de se déplacer au moindre effort. Au bout, sur un léger support, est fixée une pointe verticale, en contact avec du papier enroulé de noir de fumée. Si le chariot se déplace, la pointe inscrit le déplacement sur la feuille de papier, par un trait. Ajoutons vite que la pointe et le papier sont cachés par un écran, de façon que l'expérimentateur ne puisse les voir.

Dès lors, dites au sujet d'appuyer la main sur la plaque de verre, sans bouger. Ah bien oui, sans bouger ! la plaque se déplace alors que le sujet la croit parfaitement immobile et n'a pas conscience de la pousser. La pointe, en traçant une ligne blanche sur le fond noir, révèle le mouvement.

Or, toujours le graphique indique que la main s'agit de mouvements inconscients dans la direction que prend la pensée. Voilà un métronome. Regardez bien et suivez les allées et venues du balancier, la main sur l'*automatographe*. Vous admettez encore que votre main conserve l'immobilité la plus absolue. Point : examinez le graphique. La pointe a marqué des traits de zigzag vers la droite et vers la gauche. La main a entraîné le chariot tantôt en avant, tantôt en arrière, comme obéissant aux oscillations même de la tige du métronome. Il y a mieux : éloignez le métronome vers la droite, puis vers la gauche ; le graphique révélera un mouvement involontaire vers la droite, puis vers la gauche. La main se dirige toujours du côté où vous fixez votre pensée. Ces expériences réussissent avec plus ou moins de netteté, selon le sujet.

Il faut donc bien en conclure que réellement la pensée dirige les mouvements inconscients. Défions-nous donc de notre propre pensée. Elle peut très bien trahir extérieurement, comme le prétendent Cumberland et ses nombreux imitateurs, notre état d'âme en apparence le plus caché. Mais, en pratique, empêchez-vous donc de penser !

HENRI DE PARVILLE.

MÉNAGE MODÈLE

Marc de Caphé, de retour de son voyage de noces, a dîné, hier, avec sa femme, chez les Time-Ismoney, ses beaux-parents. Le couvert mis était somptueux ; belle argenterie et surtout vaisselle superbe.

Le début du repas fut un peu froid. C'était bien la morgue anglaise. On ne s'amusait pas à lancer des boulettes de mie de pain à ses voisins, on n'administrait pas de formidables tapes dans le dos de sa voisine, en priant de "faire passer" ; personne n'avait encore versé quelques cuillerées de potage dans les carafes à vin et vidé le tout dans la poche du maître de la maison.

Au poisson, le dîner sembla s'animer. On parlait politique. Il faut croire que M. et Mme Time-Ismoney ne partagèrent pas tout à fait la même opinion, sur un point de détail, car Mme Ismoney dit à son mari :

—Tais-toi donc, John ! Tu n'es qu'une vieille bête ! John devint rouge de colère.

—Tu dis ?

—Oui, je le dis

—Répète-le un peu ?

Oui, je le répète !

M Time-Ismoney étendit le bras vers un bout de la table, débarrassa une assiette des deux croûtons qui la garnissaient, puis la jeta violemment à terre, la brisant en mille quarante-trois morceaux.

Marc risqua, à la dérobée, un coup d'œil vers sa femme ; Betty, impassible, continuait à manger, comme si rien ne s'était passé. Il glissa un regard vers sa belle-mère ; il s'attendait à la voir éclater en reproches amers. On n'a pas un si beau service pour le réduire en miettes ! Souriante, elle renouait le fil rompu de la conversation, et John, dont la colère était tombée avec l'assiette, lui demandait, le plus gracieusement du monde :

—Veux-tu avoir l'obligeance de me passer le sel, my darling ?

Et le repas se poursuivit sans encombre.

Au dessert, Mme Time-Ismoney montra pour Wagner une préférence un peu exclusive.

—Tu n'es qu'une vieille bête, lui répondit John, qui, sans doute, n'était pas de son avis.

Mme Time-Ismoney devint rouge de colère.

Elle étendit le bras vers l'autre bout de la table, saisit une assiette et la brisa en mille quarante-sept morceaux.

Le dîner se termina très calmement ; on ne cassa plus guère que deux assiettes.

Dès qu'ils furent rentrés chez eux, Marc communiqua ses réflexions à sa femme :

—Hein ? Ils doivent le renouveler souvent, leur beau service, ton père et ta mère ?

—Que veux-tu dire, mon chéri ?

—Dame, ils cassent quatre assiettes par jour, et ils prennent deux repas par jour, total huit. Ce n'est pas seulement regrettable, les querelles de ménage, c'est ruineux ! En mettant les assiettes à 2 francs l'une, ça fait deux cent quarante assiettes par mois, c'est-à-dire 480 francs ?

—Comment, tu n'as donc pas compris ? Depuis trente-cinq ans que papa et maman sont mariés, ils ont l'habitude de faire placer tous les jours, avant le repas, à chaque bout de la table, deux assiettes dépareillées, n'appartenant pas au service et achetées en solde. Ils peuvent ainsi s'offrir des colères économiques.

Betty entre-bâilla la porte d'un bahut :

—Et tu vois, mon chéri, moi aussi je me suis procuré des mêmes assiettes. Quand nous aurons envie de nous disputer je les ferai mettre sur la table.

Ce qui intéresse le plus dans le présent et même dans le passé, c'est l'avenir. —EMILE FAGUET.

Superstitions : des faiblesses de l'esprit dans lesquelles, souvent, le cœur puise sa force. —G.-M. VALTOUR.

Le savant doit s'inquiéter de ce qu'on dira de lui dans un siècle, et non des injures ou des éloges du jour. —L. PASTEUR.

ESPRIT DES BETES



La poule.—Ce pauvre fermier ! on lui a vendu une montre en or... et il s'est aperçu qu'elle est en cuivre. Le coq.—Ne le plains donc pas ! songe combien de fois, il a mis dans ton nid un œuf en porcelaine, pour te faire croire que c'était un vrai.

Témoignages Tout Nouveaux

La Liste des Témoignages Grossit Sans Cesse

Voix d'un Curé

Je recommande beaucoup le

• Vin des Carmes •

aux personnes faibles, aux malades, surtout

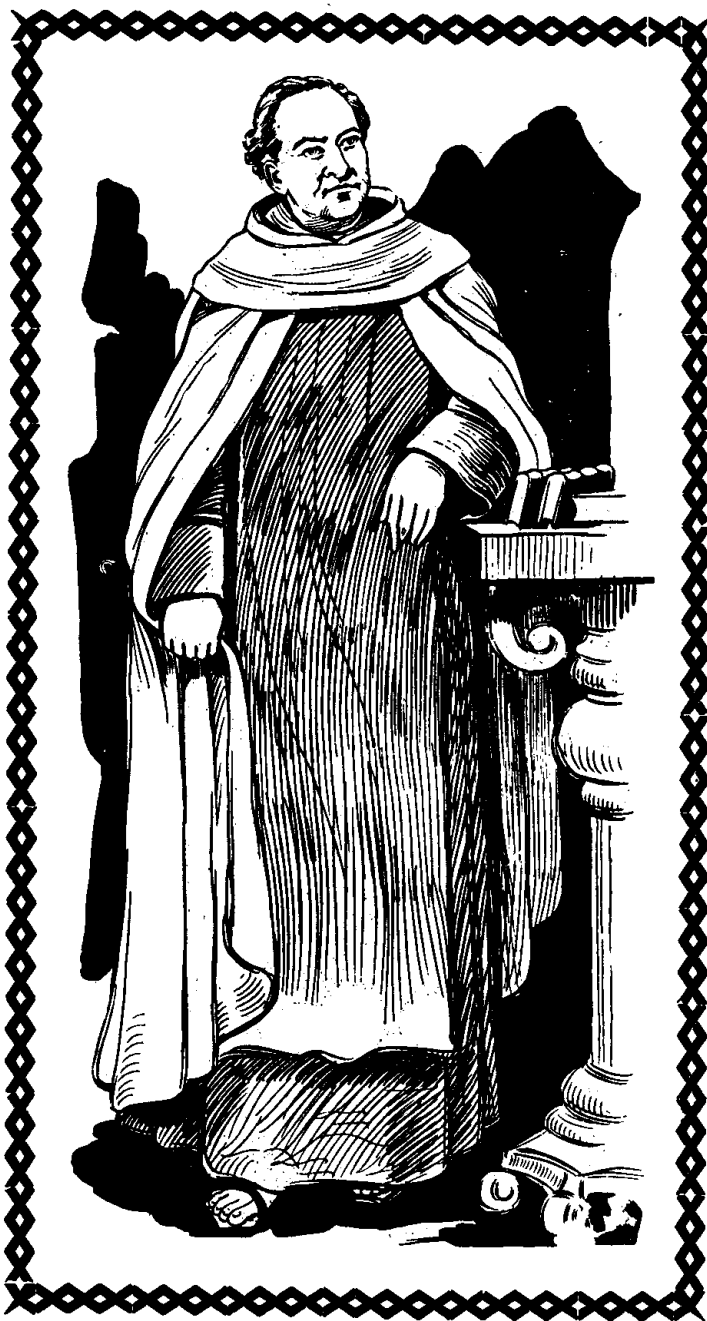
• Aux Vieillards. •

Toutes les personnes qui en font usage s'en trouvent très bien. C'est un puissant tonique pour fortifier le sang, ramener les forces et

rajeunir la vieillesse.

Depuis que j'en fais usage moi-même, je suis beaucoup mieux et je suis

rajeuni de dix ans.



Voix d'un Médecin

LE VIN DES CARMES

EST LE
MEILLEUR
TONIQUE
QUE MA CLIENTE A
EU JUSQU'AUJOUR-
D'HUI. ❁ ❁ ❁

Ces Certificats, comme tous ceux que nous avons publiés,
sont authentiques.

LA MAISON

TOUSSAINT, de Québec,

En produira les originaux, dûment signés, à quiconque voudra les lire.

THEATRE DU PALAIS-ROYAL

a *Demoiselle du Téléphone* a surpassé en succès toutes les prévisions. On a pu faire la différence entre la finesse de l'esprit français et l'épaisseur de l'humour anglais en voyant, la semaine précédente, *The Telephone Girl* au théâtre de la rue Sainte-Catherine et la version originale française au Palais-Royal. Le procès n'avait pas besoin de se faire pour affirmer la supériorité de l'une sur l'autre, mais enfin la comparaison a fourni l'occasion d'un triomphe éclatant à nos excellents artistes du Palais-Royal, ce dont nous les félicitons très sincèrement.

Cette semaine, on joue *Le Conducteur des Wagons-Lits*, comédie en 3 actes, d'Alexandre Bisson, qui réunira encore tous les suffrages des spectateurs.

De même que toutes les pièces françaises, même celles du genre léger, celle-ci contient un enseignement dont chacun peut tirer profit. La thèse sur laquelle l'œuvre repose est celle-ci : Une veuve remariée ne doit jamais évoquer le souvenir du défunt devant son nouvel époux, encore moins faire étalage de ses qualités, sous peine de blesser celui qui lui succède et par là le pousser à désertir un foyer où un spectre se dresse constamment entre sa femme et lui. Mais si la femme doit s'abstenir de ces hommages posthumes, les beaux-pères et belles-mères du remplaçant sont bien davantage tenus au silence à cet égard, sous peine de disloquer le ménage de leur gendre. C'est cette thèse qui est développée dans *Le Conducteur des Wagons-Lits*, avec un esprit, un brio, un entrain inimaginable. Les situations les plus compliquées abondent ; les bons mots partent comme des fusées ; l'imprévu, l'inattendu, l'incroyable, l'in vraisemblable même, tout cela se confond en des scènes du plus haut comique. Le repentir suit la faute, et le pardon accueille le repentir. De plus, l'épouse et "les parents de la fille" reconnaissant leur erreur et prennent la résolution de laisser la mémoire du mort en paix. C'est par là qu'ils auraient dû commencer ; mais s'ils avaient eu cette sagesse, nous n'aurions pas eu, nous, *Le Conducteur des Wagons-Lits*, et, vraiment, c'eût été dommage.

La question des chapeaux (voir page 477)

Solution du problème. — Le personnage 1, prendra le chapeau 6 ; le 2, le 7 ; le 3, le 5 ; le 4, le 2 ; le 5, le 1 ; le 6, le 4 ; le 7, le 3. Et chacun aura une coiffure appropriée à son costume.

MERES

Regardez bien cette gravure



Elle contient 21 patrons pour le trousseau de bébé. Ces patrons sont tout à fait nouveaux. Nous vous expédions ces 21 patrons avec toutes les instructions nécessaires, en français, sur réception de 50 cents, ou bien 10 cents pour chaque patron séparé. Envoyez par mandat-poste ou lettre enregistrée. Ecrivez en français et mentionnez LE MONDE ILLUSTRÉ. Nous n'acceptons pas de timbres canadiens.

Infants Wardrobe Co.
NEW-YORK

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

HISTOIRE AUTHENTIQUE

Voici une histoire courte, mais bonne : Le *Baume Rhumal* est le remède par excellence contre les affections de la gorge et des poumons.

— Le Canada est devenu très populaire en France, grâce à la splendide exhibition de ces produits de toutes sortes, pendant l'exposition universelle.

FAIBLESSE CHEZ LA FEMME

La faiblesse chez la femme disparaît rapidement si elle suit un bon régime avec les *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard*.

— A l'état frais le petit lait de fromage est bon pour les veaux et les porcs, mais si on l'a laissé corrompre, il peut devenir poison.

SANS PERDRE DE TEMPS

Hâtez-vous de prendre du *Baume Rhumal* dès que vous ressentirez quelque embarras de la gorge.

— Du 1er janvier au 1er mai, l'an dernier, le nombre des colons qui sont allés s'établir au lac Saint-Jean, était de 298. Cette année, du 1er janvier au 26 avril il s'élève à 509. Pres du double.

SUITE D'EXCÈS DE FATIGUES

A ceux qui sont épuisés par un excès de fatigues, les *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard* rendent la force, la santé, la vigueur.

— Depuis que le premier puits à l'huile fut foré aux Etats-Unis en 1859, la production annuelle a passé de 500,000 barils à 58,000,000.

ILS NE L'AVAIENT PAS

Nos pères auraient été bien heureux s'ils avaient eu le *Baume Rhumal* à leur disposition comme nous l'avons.

— Un anémomètre, ou mesure pour le vent, consiste en quatre tasses au bout de bras en croix. Cet instrument est construit de telle manière qu'il fait 500 révolutions pour chaque mille de vent.

ABATTEMENT

L'abattement chez les personnes de tout âge, après un léger exercice annonce la faiblesse du sang qu'il faut combattre avec les *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard*.

— La reine d'Espagne contribue personnellement chaque année pour un million aux dépenses de l'Espagne, heureuse d'alléger ainsi les charges qui pèsent sur ses sujets.

DR. A. BRAULT
Chirurgien-Dentiste

539 RUE ST-DENIS

Tel Bell: E. 1745

Heures de Bureau : de 9 à 10 heures

LES SPECIALISTES

Avec les progrès de la science sous toutes ses formes et dans toutes ses manifestations, le siècle qui vient de finir a vu s'ouvrir l'ère des spécialités.

Aujourd'hui, tout se fait spécialiste.

L'industrie a d'abord montré le chemin dans cette voie, il y a longtemps que l'on a vu s'établir, pour chacune des branches de fabrication d'un article, des ateliers particuliers, avec des ingénieurs et des travailleurs spéciaux employant des matériaux choisis de différente nature, et de différentes qualités, travaillés de différentes façons, suivant l'usage pour lequel ils étaient destinés, l'usure ou le frottement auquel ils devaient être astreints, les températures qu'ils auraient à subir, les intempéries à affronter, les pressions à endurer.

Chacun des éléments composant le produit achevé, fait l'objet d'un traitement spécial, comme chaque produit est confectionné expressément dans un but déterminé.

Il n'existe plus de machine à tout faire ; c'est une chose du passé. Chaque machine a son but et son emploi combiné, réglé.

Cette manière d'agir s'est répandue de l'industrie dans la science propre, comme dans les arts, comme dans l'éducation.

Le siècle n'est plus aux généralisations, il est entièrement livré, corps et âme, à la spécialisation, aux spécialités.

S'il est une partie dans laquelle cette division des études s'est vite répandue et où elle a pris un pied solide, c'est bien dans la médecine.

L'art de la médecine s'est subdivisé à l'infini, chacune des maladies, chacun des organes, chacun des tempéraments même des patients fait l'objet d'études à part, d'où il résulte des systèmes de médication, des genres de remèdes et des modes de traitement différents.

Le titre de Médecin Spécialiste est courant de nos jours, et il est fait si souvent appel aux lumières des Spécialistes, dans la vie ordinaire, qu'il nous est facile de nous étendre plus longuement sur ce point.

L'avantage, la nécessité d'avoir, pour chaque catégorie d'affections, des docteurs spéciaux ayant fait des études à part, étant admis, est-il possible de croire un seul instant que les remèdes qu'ils ordonnent ne doivent pas être également spécialisés ?

Si l'on reconnaît le besoin d'avoir des Médecins Spécialistes pour traiter chez les femmes, les différentes maladies, pour étudier sur l'organisme féminin l'effet des divers remèdes, des divers traitements, est-il possible de supposer que les mêmes drogues, les mêmes médicaments, les mêmes compositions peuvent servir aussi pour les hommes, ou vice-versa ?

C'est une proposition absurde à première vue, et pourtant nous la voyons s'établir dans des journaux sérieux. Ils ne prennent seulement pas la responsabilité de tout ce qui s'écrit et se publie chez eux, en matière de réclame, mais il est bon de signaler ces anomalies, ces hérésies qui ne supportent pas la discussion un instant.

Il y a longtemps qu'un journaliste français a dit que la page d'annonce de journal était un mur sur lequel chacun avait le droit de coller son affiche. Nous ne discuterons pas cette assertion, on prétend que le bien fondé en est admis, mais alors, nous avons le droit d'éclairer le public sur la nature des affiches qui sont placardées, surtout quand il s'agit de la santé publique.

Que deux compagnies comme la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO AMERICAINNE et aussi la CIE MEDICALE MORO qui sont connues de vieille date, dont la réputation est solidement établie sur de longues années d'existence et des milliers de guérisons, annoncent, comme elle le font, des remèdes pour femmes et pour hommes, remèdes absolument différents, qui sont connus les premiers sous le nom de PILULES ROUGES pour les femmes et les autres sous celui de PILULES MORO pour les hommes, voilà qui est rationnel, qui est conforme aux données de la science moderne, qui est juste et pratique.

Que ces remèdes soient administrés par des docteurs spéciaux, prescrivant des traitements différents, voilà encore qui répond aux règles de la médication nouvelle.

Mais que penser de médicaments qui s'intitulent médicaments universels pouvant servir à la fois aux femmes, et aux hommes et aux enfants, c'est ce qui doit sembler louche immédiatement et qui, après examen, devient une impossibilité, contraire à tout principe, à toute médecine sérieuse. C'est le retour à l'âge le plus obscur du charlatanisme, c'est retomber dans les ténèbres d'où le progrès nous a fait sortir.

On ne peut pas et on ne doit pas encourager de pareilles méthodes ni risquer de tels essais de médecine antédiluvienne.

Nous conseillons donc au public de s'en tenir aux deux grandes spécialités dont la vogue indiscutable est basée sur des preuves faites et des guérisons innombrables, dont l'authenticité n'a jamais même été attaquée.

Tenons-nous en ferme aux PILULES ROUGES pour les femmes et aux PILULES MORO pour les hommes, les deux merveilles médicales du siècle passé et du siècle présent.

MELLE MARIA POULIOT

Souffrait d'une irruption de la peau qui lui couvrait tout le corps. Ses yeux étaient enflammés! Elle était presque aveugle!

LES PILULES DE LONGUE VIE L'ont Radicalement Guérie



Lisez sa Guérison racontée par sa Mère; elle intéresse toutes les Mères et les Jeunes Filles.

MESSIEURS LES MÉDECINS SPÉCIALISTES
DES PILULES DE LONGUE VIE,
No 958 rue Saint-Denis, Montreal.

MESSIEURS :—

“ Permettez-moi de venir vous remercier du plus profond de mon cœur du bien que les Pilules de Longue Vie (Bonard) ont fait à ma jeune fille. Elle est âgée de treize ans, et elle souffrait d'une irruption de la peau qui lui couvrait tout le corps; les paupières de ses yeux étaient aussi tout enflammés. Ses jambes étaient enflées et pouvaient à peine la soutenir, et elle se plaignait souvent de gros maux de tête et de faiblesse. J'essayai différents remèdes, et je la fis soigner par plusieurs médecins, mais elle était toujours pareille, même son état s'aggravait, car elle avait été obligée de laisser l'école.

Un jour, lisant les témoignages de guérisons obtenues par les Pilules de Longue Vie, je résolus de les essayer. Je ne le regrette pas, car après en avoir pris six boîtes, elle est complètement guérie de tous ses boutons et irruptions, ses yeux sont bons et son teint est clair et indique une santé parfaite. Elle a repris ses études et ne se sent plus d'aucuns symptômes qui la faisaient tant souffrir.

Je vous permets de publier la photographie et le certificat de ma petite fille sur les journaux, et soyez persuadés que je recommande votre excellent remède, Les Pilules de Longue Vie, à toutes mes amies.

Croyez à toute ma reconnaissance,
MADAME JOS. POULIOT,
49 Rue Brebeuf, Montréal.

Les Pilules de Longue Vie (Bonard) sont la plus grande découverte pour guérir toutes les maladies qui affligent le genre humain. Elles agissent sur les organes affaiblis; elles donnent du ton, de la force et de la vigueur; elles sont surtout sans égales pour faire du sang fort, riche et pur.

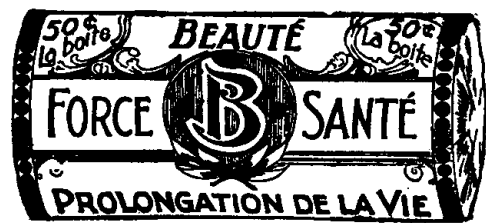
Pour les personnes qui prennent les Pilules de Longue Vie (Bonard), le moyen le plus sûr de se guérir est de consulter nos Médecins Spécialistes, car beaucoup de personnes prennent les Pilules de Longue Vie (Bonard), et ne se traitent pas de la manière voulue. Nous vous invitons donc de ne pas hésiter, mais de consulter nos Médecins Spécialistes. Vous n'avez rien à payer. Sans crainte, écrivez-leur une description de votre maladie, dites-leur tout, ne leur cachez rien, car les médecins seuls verront vos lettres. Ils vous répondront en vous donnant de bons conseils et en vous disant comment vous soigner afin de vous guérir le plus tôt possible.

Les dames qui préfèrent consulter nos Médecins à nos bureaux, No 367 rue St-Denis, peuvent se présenter tous les jours de 1 à 3 hrs et de 6 à 8½ hrs p.m. Consultations, avis et examens gratuits. Venez immédiatement,

et ne perdez pas votre temps et votre argent en vous faisant soigner par des personnes sans expérience, mais adressez-vous de suite à nos Médecins.

Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard sont en vente partout. Cependant, si vous ne pouvez vous les procurer, ou si vous craignez de ne pas avoir les véritables Pilules de Longue Vie, écrivez-nous en nous envoyant 50 cts pour une boîte ou \$2 50 pour six boîtes. Nous les envoyons dans toutes les parties du monde,—pas de douane à payer. Adressez vos lettres à la

La Compagnie Médicale Franco-Coloniale
958 RUE ST-DENIS, MONTREAL



GRATIS

Découpez et envoyez-nous ce coupon avec un timbre de 2 cents.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE,
958 RUE ST-DENIS.

Messieurs.—Ci-inclus un timbre de 2 cents. Veuillez m'expédier une boîte échantillon de vos PILULES DE LONGUE VIE (Bonard).

Nom.....

Adresse.....

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montreal.

J. - C. ST-PIERRE

Chirurgien-Dentiste

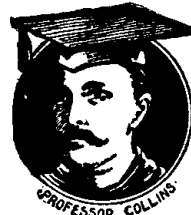
Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie

50 rue Saint-Denis, Montreal.

Tél. Est 1379

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS

Chambre No 1, Edifice de la Presse



Le Celebre
Prof. COLLINS

Médecin Anglais et Gradué a la Grande Université New York, N. Y.

étant reconnu pour être un des plus célèbres médecins existants, garantit guérir les Maladies des Organes Génitaux chez l'homme et la femme, Maladies Secrètes, Rhumatismes, Catarrhe, Maux de Poitrine, a' Estomac, du Sang et de la Peau.

Si vous souffrez de quelques symptômes mentionnés sur la liste que nous vous donnons, il vous suffira de répondre OUI ou NON aux questions, et en nous les retournant, le Prof. Collins, se basant sur sa science et son expérience acquises durant ses longues années de pratique, fera un diagnostic très complet de votre cas, vous indiquant les moyens par lesquels vous parviendrez à vous guérir.

Rappelez-vous que si vous souffrez de quelques symptômes ainsi mentionnés, votre sang est empoisonné et rempli de matières vicieuses, et ce n'est qu'en adoptant le PURIFICATEUR du PROF. COLLINS que vous obtiendrez votre guérison. Son traitement est strictement scientifique et une absolue discrétion est conservée.

Le Prof. Collins a fait un travail tout spécial en guérissant par correspondance. Son succès a été prouvé par des milliers de témoignages de guérisons reçus, parmi lesquels, nous vous citerons les suivants :

- Maigrissez-vous?
Etes-vous constipé?
Y a-t-il des nausées?
Avez-vous le rhume?
Toussez-vous la nuit?
Votre nez est-il obstrué?
Y a-t-il des vomissements?
Votre voix est-elle enrouée?
Vous sentez-vous souffrant?
Etes-vous nerveux et faible?
Perdez-vous le sens du goût?
Votre vue est-elle obscurcie?
Avez-vous des maux de tête?
Y a-t-il une douleur au front?
Avez-vous des renvois de gaz?
Votre langue est-elle chargée?
La peau est-elle pâle et sèche?
Avez-vous des éblouissements?
Vous fatiguez-vous facilement?
Etes-vous de mauvais humeur?
Le regard est-il morne et effaré?
La gorge est-elle sèche le matin?
L'urine est-elle noire et épaisse?
Le nez démange-t-il et brûle-t-il?
Crachez-vous de la matière jaune?
Avez-vous de l'écume à la bouche?
Avez-vous quelquefois la diarrhée?
Avez-vous des frissons dans le dos?
Un dépôt se forme-t-il dans l'urine?
Avez-vous des palpitations de coeur?
Avez-vous une douleur dans le côté?
Epreuvez-vous des douleurs partout?
Vos mains et vos pieds sont-ils enflés?
Votre toux est-elle courte et saccadée?
Souffrez-vous de douleurs aux tempes?
Sentez-vous que vous vous affaiblissez?
Vous sentez-vous gonflé après manger?
Avez-vous des douleurs après les repas?
Sentez-vous une douleur aux omoplates?
Y a-t-il des boursouffures sous les yeux?
Y a-t-il un mauvais goût dans la bouche?
Y a-t-il des enroulements dans la gorge?
Epreuvez-vous un enrouement au palais?
Avez-vous des dérangements après les repas?
Les jambes vous semblent-elles trop lourdes?
Sentez-vous une douleur à la chute des reins?
Toussez-vous jusqu'à ne plus pouvoir respirer?
Après avoir mangé, vous sentez-vous oppressé?
Sentez-vous des douleurs dans les articulations?

Cher Docteur Collins:

Après avoir souffert de tous les symptômes de la débilité nerveuse, je suis heureux de vous apprendre que-je me sens parfaitement guéri. Je me sentais très malade, mais votre traitement m'a le plus aidé. J'ai repris mes forces vitales que j'avais perdues. Mes douleurs qui m'accablaient par tout le corps sont disparues complètement, et je me sens si bien que je ne saurais trop vous en remercier, vous souhaitant le même succès vis-à-vis ceux qui s'adresseront à vous.



Avec les plus sincères remerciements, je demeure,
Votre dévoué,
William Bengier,
12 Sept. 1901.
Tenod, Minn.

Mon cher Professeur Collins

Je ne saurais trop vous remercier de vos soins. Mon Catarrhe est complètement guéri, et je me sens tout-à-fait bien. Mon estomac digère bien, je repose bien, et je me sens joyeux. Ma tête est moins agée et je suis débarrassée de cette mucoité qui m'empoisonnait. Mon teint est revenu et je me sens rajeunie de quinze ans.



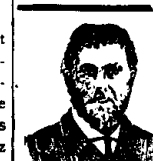
Je vous tiendrai au courant de mon état, afin de m'adresser de nouveau à vous au besoin.
Mm. M. L. Bogner,
244 W. 52ième St., New York.

Cher Docteur Collins:

Après avoir été traité pendant tant d'années par un grand nombre de médecins, je n'ai pu trouver du soulagement que dans votre traitement. Je ne saurais trop vous en remercier, car vous m'avez sauvé la vie. Je me sens bien de l'estomac et des intestins et les douleurs que je ressentais dans le corps sont disparues. Je n'ai plus de ces boutons à la figure, causés sans doute par la mauvaise condition du sang. Je puis prendre des marches prolongées et je me sens renforcé, de jour en jour. J'ai terminé mon second traitement, mais veuillez m'en faire parvenir un troisième, afin de m'assurer dans ma guérison. Avec reconnaissance, je demeure,
Mlle. L. Gauthier,
15 Sept. 1901.
4 Union Park, Boston, Mass.



Cher Professeur Collins:



Je suis heureux de vous apprendre qu'après avoir terminé votre second cours de traitement, je me suis senti guéri. Je me sens renforcé, plein de courage et de vie. Je puis vaquer à mes occupations et les douleurs que je ressentais dans tous les membres sont disparues. Mon système autrefois nerveux se sent ranimé, et je respire facilement. Si ces quelques lignes de reconnaissance peuvent vous aider dans votre noble travail, je vous en prie, veuillez en faire part à vos amis souffrants. Je certifierai que le Purificateur du Professeur Collins m'a ramené à la santé et qu'il ne peut avoir son égal. Eugène Filibert,
9 Sept. 1901.
395 7th Ave., New York.

UNE MAUVAISE RENCONTRE



— Oh ! le beau petit ramoneur ! Que fais-tu, dis, mon enfant, dans ton pays ?
— Je joue de la musette.



— Et c'est difficile de jouer de la musette ?
— Non, madame, on n'a qu'à souffler comme ça.



— pfffttt !

Bœuf

Est l'essence pure du meilleur bœuf. Fait les soupes les plus délicieuses, thé de bœuf, etc., etc.



ROBUR QUI REND ROBUSTE

Cet incomparable tonique ROBUR ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.

Depot : Pharmacie C. Beaupre, 319F Rachel

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, l'an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 6 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Flacon : 5 fr. France 6 fr.

PURETÉ DU TEINT

Étendu d'eau le LAIT ANTEPHELIQUE ou Lait Candé

Dépuratif, Tonique, Détergent, dissipe les Rougeurs, Rides précoces, empêche les Boutons, Efflorescences, etc. conserve la peau du visage claire et unie. — A l'usage pur, il enlève, on le sait, Masques et Taches de rousseur.

Il date de 1849

LA FEMME DETECTIVE

GRAND ROMAN DRAMATIQUE

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

Ses lèvres remuèrent, mais il lui fut impossible d'articuler une parole.

—Albert n'est plus, reprit impétueusement la jeune fille, et vous me demandez de l'oublier... Oh ! mon père !... Jamais, cela ! jamais ! ! S'il est parti, je veux le suivre...

L'ex-architecte releva la tête.

—Eh bien, soit ! dit-il d'un ton de sombre résolution. Je ne t'implore plus ! Suis-le... Je te suivrai...

XXXII

Marie paraissait affolée.

En entendant les dernières paroles de Ludovic Bressolles, l'expression de sa figure changea tout à coup et devint relativement calme.

—Allons... murmura l'enfant d'une voix sourde et comme se parlant à elle-même, tout est fini... plus d'espoir... plus rien... Si je ne suis pas morte de toutes les secousses qui m'ont assaillie, de toutes les douleurs qui m'ont brisée, c'est que Dieu veut que je vive... C'est qu'il m'ordonne de vivre pour mon père.

Elle jeta les yeux sur le vieillard toujours à genoux, toujours inondé de larmes, elle le prit par les mains, le contraignit doucement à se relever, et lui dit :

—Père, ne pleurez pas. Le sacrifice est fait. Ne parlons plus du passé... Je guérirai, je vous le promets. A quelque prix qu'il faille acheter la guérison, je guérirai... pour vous...

Ludovic Bressolles se dressa péniblement, saisit sa fille dans ses bras et la couvrit de baisers.

Marie reprit :

—Le sacrifice est accepté, je le répète... Vous pouvez parler sans crainte, je vous écouterai avec autant de calme que s'il ne s'agissait pas de moi... Qui me destinez-vous pour mari ?

—M. Maurice Vasseur... répondit le médecin.

—Je m'en doutais... Je le crois honnête homme... Je serai une honnête femme... Je remplirai mon devoir... mon devoir tout entier... mais il ne faudra pas me demander plus...

—Tu consens ? s'écria l'ex-architecte, l'âme inondée tout à la fois de douleur et de joie.

—Oui, père, je consens... Quand aura lieu notre mariage ?...

—D'ici à un mois, je pense...

—Pourquoi ce retard ? demanda le docteur. Pourquoi ne pas terminer tout dans les délais légaux ?...

—Cela vaudrait mieux, en effet, murmura M. Bressolles, mais Mariè...

—Ne vous inquiétez pas de moi... interrompit l'enfant, agissez aussi vite que vous voudrez... Ce que vous ferez sera bien fait...

—Tu dis cela sans arrière-pensée, mignonne ?...

—Oui, je vous le jure !

Le pauvre père prit de nouveau sa fille dans ses bras, la pressa sur son cœur et l'embrassa avec un redoublement de tendresse, en balbutiant :

—Oh ! mon enfant bien-aimée, mon cher trésor, mon unique affection en ce monde, je te devrai donc le bonheur de ma vieillesse !... Essuie tes yeux et viens embrasser ta mère...

Marie obéit.

En la voyant si calme, au moins en apparence, Valentine crut que le père et le docteur n'avaient point parlé mariage.

Sa stupéfaction fut au comble quand elle entendit Ludovic Bressolles lui dire :

—Elle sait tout... Elle consent...

En ce moment on annonça Maurice.

Mme Bressolles sentit au cœur un coup terrible.

Elle pensait :

—Quoi ! l'idée de ce mariage ne met pas une larme dans ses yeux ! Elle est presque souriante en renonçant à ses rêves d'amour pour Albert de Gibray... Me serais-je trompée ?...

Maurice entra.

Marie tendit la main au nouveau venu.

—Venez, M. Vasseur, lui dit-elle. J'ai une nouvelle à vous apprendre.

—Une nouvelle ?... répéta Maurice.

—Oui.

—Est-elle bonne, mademoiselle ?...

—C'est à vous d'en juger... Mon père m'a tout à l'heure annoncé qu'avant un mois je porterais votre nom.

—Et qu'avez-vous répondu ? s'écria le jeune homme étourdi de la nouvelle.

—J'ai répondu que je consentais, et je vous remercie, M. Maurice, je vous remercie de tout mon cœur de votre dévouement.

—De mon dévouement ? balbutia le fils d'Aimée Joubert, rougissant malgré lui.

—Oui, certes, répondit la jeune fille. Oh ! je ne me fais pas d'illusion. Vous cédez à la bonté de votre cœur, à la pitié que je vous inspire. Vous m'épousez pour me sauver.

—J'aurai ma récompense, répondit Maurice, dont l'aplomb cynique était revenu. Vous ne souffrirez pas longtemps désormais.

Persone, excepté le misérable qui les prononçait, ne pouvait comprendre le sens effroyable de ces paroles.

—Vous déjeunez avec nous, docteur ? demanda M. Bressolles.

—J'accepte bien volontiers, répondit le médecin. Je veux être le premier à boire à la santé et au bonheur des futurs époux...

L'ex-architecte reprit, en s'adressant à Maurice :

—Après le déjeuner, mon cher enfant, nous causerons d'affaires.

Le fils d'Aimée Joubert s'inclina.

Dès que le repas fut terminé, et il ne se prolongea pas longtemps, M. Bressolles conduisit Maurice dans son cabinet où il entama ainsi l'entretien :

—Si vous le voulez bien, mon cher fils, (vous me permettrez de vous appeler ainsi, n'est-ce pas ?) nous allons régler votre avenir et celui de Marie... Je vous connais depuis peu de temps, mais je crois vous connaître assez pour être certain que vous ferez le bonheur de ma fille. Je ne peux mettre en doute une affection prouvée par un grand dévouement ; vous aimez Marie et elle vous devra son salut, cela suffira pour que je vous aime ; seulement je désire ne rien ignorer de votre passé. Donc parlez-moi de vous... de votre famille.

—J'ai tout d'abord, monsieur, un aveu à vous faire, dit Maurice.

—L'aveu d'une faute ? demanda Ludovic inquiet.

—Non, mais d'un malheur.

—Lequel ?

—Mon père a été accusé d'un crime.

—C'est un malheur en effet, ce n'est pas une faute. J'aurais donc mauvaise grâce à vous adresser à ce sujet le moindre reproche. Votre père existe-t-il ?

—Non, monsieur, il est mort...

—Votre mère vous reste ?

—Oui... la meilleure des mères... et la plus honnête des femmes. Ma mère viendra bientôt vous remercier, monsieur, du grand honneur que vous faites à son fils...

—Je serai heureux de la recevoir, et je la crois digne de la profonde et respectueuse tendresse qu'elle vous inspire...

—Aucune femme au monde ne saurait la mériter mieux...

—Une autre question : Vous n'avez sans doute d'autres ressources que celle résultant de votre travail ?

—Pardonnez-moi, monsieur... Ma mère me donne six mille francs par an, ce qui, joint à l'argent gagné par ma plume, me constitue une agréable aisance...

—C'est en effet très joli pour un jeune homme... la médiocrité dorée... *Aurea mediocritas*... mais ce serait tout à fait insuffisant pour mon gendre... Occupez-vous de travaux littéraires, à merveille, mais que ce soit à vos heures, pour votre plaisir, et non pour faire face aux nécessités quotidiennes. Je donnerai à ma fille cinq cent mille francs de dot, ce qui vous fera vingt-cinq mille livres de rente...

—Monsieur, vous me comblez !... Que de reconnaissance...

—Vous ne m'en devez aucune... Je fais mon devoir de père... Maintenant j'ai à vous demander une chose, à laquelle je tiens beaucoup et qui vous contrariera peut-être...

—Il est impossible qu'une chose désirée par vous me contrarie... Quelle qu'elle soit, je l'accepte d'avec joie.

—Mon rêve est que vous ne quittiez pas cet hôtel après votre mariage, que vous viviez auprès de moi, que vous ne songiez point enfin à me priver de mon enfant...

—Ce que vous me demandez, monsieur, est très naturel, répliqua Maurice, je n'ai pas une objection à faire. J'ajouterai même que j'accepte avec une joie vive la vie commune que vous m'offrez...

—Je vous remercie, mon fils... Je vais faire préparer le contrat... Les cinq cents mille francs vous seront remis en un bon sur la Banque de France le jour de votre mariage, jour qu'il faudra hâter autant que cela dépendra de nous... Préparez donc vos papiers, mettez-vous en règle sur tous les points, et nous irons ensemble à la mairie pour les publications légales... J'ai hâte que vous soyez mon gendre...

—Demain ou après-demain, au plus tard, j'aurai rassemblé les pièces indispensables, et je viendrai avec ma mère vous les apporter...

—C'est entendu... Quant à la signature du contrat elle aura lieu dans quinze jours. C'est votre avis, n'est-ce pas ?

—Absolument.

—Donc, nous voici d'accord sur tous les points... Embrassez-moi, mon fils...

Le vieillard ouvrit ses bras.

Maurice s'y jeta avec une feinte effusion, et donna sans pudeur le baiser de Judas à l'honnête homme qu'il trompait.

Ludovic reprit :

—Présentement, laissez-moi m'occuper de diverses choses que je dois régler avant de me rendre chez mon notaire, et allez retrouver ces dames...

Le fils d'Aimée Joubert suivit ce conseil.

Marie était remontée dans sa chambre, afin d'y pleurer librement.

XXXIII

Le matin de ce même jour Lartigues avait mis Verdier au courant de ce qui se passait au sujet de Simone.

Grâce au hasard le plus heureux, le plus imprévu, favorisant les recherches de Maurice, la jeune fille était retrouvée, sa demeure actuelle était connue.

Sans perdre une minute, Verdier avait songé à préparer ses batteries.

— Simone habite le pensionnat de Mme Dubief, dit-il. C'est fort bien, mais le pensionnat est grand... Il faut savoir dans quelle partie de la maison sa chambre est située.

— C'est ce que Maurice pense aussi... répliqua Lartigues.

— Pour arriver à découvrir cette chambre il serait nécessaire de s'introduire chez Mme Dubief...

— Sans doute, mais le moyen ?

— Il me paraît difficile à inventer...

En ce moment on lrapa deux petits coups à la porte.

— Entrez ! — cria Lartigues...

La porte s'ouvrit et Maurice parut, introduit par le muet Dominique.

— Arrivez vite, cher ami ! — lui dit Verdier. — Je veux vous adresser mes félicitations... Vous avez une chance de de tous les diables et un flair merveilleux...

— Oui, — répliqua Maurice en souriant. — Simone est dans nos mains, et d'aujourd'hui en quinze je signerai mon contrat de mariage, qui ne précédera le mariage lui-même que de quelques jours...

Verdier se mit à rire.

— Marié dans trois semaines, veuf dans un mois, tout va le mieux du monde ! — fit-il. — Cette fois, positivement, nous touchons au but... Une chose me préoccupe encore, néanmoins...

— Quelle est cette chose ?

— Le moyen de pénétrer dans l'établissement de Mme Dubief pour connaître l'emplacement de la chambre de Simone.

— Par quel procédé comptez-vous supprimer cette héritière gênante ? demanda Maurice.

— Par le même procédé qui nous débarrassera de Marie Bressolles... A quoi bon se mettre inutilement en frais d'imagination ?... Ce qui est bon pour une sera bon pour deux...

— L'inhalation de l'acide prussique alors ?

— Oui.

— Avez-vous fabriqué la matière première ?

— Pas encore... Rien ne pressait... Mais je vais me mettre à l'œuvre sur-le-champ...

— C'est la nuit que vous agirez ?...

— Sans doute... Il importe que Simone soit endormie... D'ailleurs il serait impossible d'arriver en plein jour jusqu'à elle. Je me charge de tout, pourvu que vous imaginiez un moyen de relever le plan intérieur de la maison...

— C'est trouvé... — dit Maurice. J'y avais pensé déjà...

En quelques mots le fils d'Aimée Joubert mit ses deux complices au courant du plan arrêté dans son esprit.

— Très ingénieux et très pratique ! — s'écria Verdier charmé. — Vous êtes un garçon plein de mérite... Le capitaine Van Broecke et moi, nous mènerons la chose à bien...

— Soyez prudents, surtout ! !

— Recommandation superflue ! Vous pouvez vous fier à nous ! ! — Je défierais les plus malins de nous reconnaître...

— Parfait ! — Je vous quitte...

— Vous retournez à l'hôtel de la rue de Verneuil ?

— Non, je vais chez ma mère que je n'ai pas vue depuis quelques jours... Je veux lui demander les papiers indispensables pour la publication des bans...

Lartigues et Verdier échangèrent un regard où se lisait une sérieuse inquiétude.

Maurice partit.

Dès que la porte se fut refermée derrière lui. Verdier s'écria :

— Tonnerre ! ! — je ne pensais point à ce détail ! !... N'ayant pas visité sa mère depuis quelques jours il ne se doute pas qu'elle est morte... Voilà qui pourrait retarder et même entraver son mariage.

— Comment la Préfecture de police ne l'a-t-elle point fait prévenir ? — demanda Lartigues.

Qui sait si on a retrouvé le cadavre englouti dans la

Marne ? — Peut-être la police elle-même ignore-t-elle ce qu'Aimée Joubert est devenue...

— Mais les deux hommes qui se trouvaient avec elle ?...

— Noyés aussi sans doute... Maintenant, comme Aimée Joubert avait caché longtemps à son fils qu'elle appartenait à la brigade de sûreté, on attend peut-être qu'il vienne lui-même demander des renseignements...

— Une autre supposition me paraît encore plus admissible...

— Laquelle ?

— C'est qu'on ne connaît pas l'adresse de Maurice.

— On aurait trouvé cette adresse chez sa mère... La servante doit la connaître.

— Enfin, laissons marcher les événements... Si Maurice apprend aujourd'hui la mort, ou tout au moins de disparition de Mme Rosier, il est certain que nous le reverrons... Il accourra droit ici... Jusqu'à ce que nous l'ayons vu, ne nous inquiétons point... Tout marche à souhait, c'est l'essentiel... Je vais écrire à Michel Brémont...

— Prends garde...

A quoi ?

— Je me défie de la poste, qui sur un ordre du procureur de la République, peut saisir la correspondance...

— Je me suis préoccupé déjà de cette éventualité, quoiqu'elle ne me semble guère à craindre, et j'ai pris mes mesures en conséquence... Dans sa dernière lettre Michel Brémont m'a tracé une ligne à suivre ; — je dois lui écrire *poste restante*, au grand bureau de Regent-Street, et adresser mes lettres à M. X. Y. Z. 21. Je vais le prier de me répondre de la même façon, *poste restante*, au bureau de la rue d'Enghien, sous cette rubrique, L. J. K. 30. Je n'aurai pas à m'y présenter moi-même, je peux faire retirer la lettre par qui que ce soit, en donnant l'indication écrite...

— C'est adroit... — Prévivons donc Michel Brémont.

— Je vais le faire aujourd'hui même, et je lui annoncerai que tout est au moment de se terminer de la façon la plus avantageuse pour nous.

En quittant le petit hôtel de la rue de Suresnes Maurice, ainsi qu'il venait de l'annoncer à ses complices, s'était rendu rue de la Victoire, chez sa mère.

Il gravit l'escalier sans parler au concierge et, parvenu sur le palier de l'étage qu'elle habitait, il sonna. Mapeleine vint lui ouvrir.

En le voyant, la brave fille leva les bras au ciel.

— Ah ! M. Maurice, s'écria-t-elle, enfin c'est vous ! ! Dieu sait avec quelle impatience je vous attendais ! !

— Et pourquoi cela, ma bonne Madeleine ?...

— Parce que vous allez certainement me donner des nouvelles de Mme Rosier.

— Des nouvelles de Mme Rosier ! ! répéta le jeune homme stupéfait. Que voulez-vous dire ?

— Que madame est partie samedi matin, et depuis n'est pas rentrée.

— Et vous n'étiez point avertie qu'elle resterait si longtemps absente ?

— Madame comptait bien rentrer... Elle m'avait recommandé de tenir son diner prêt pour sept heures.

— Voilà qui est étrange !

— Oh ! oui, M. Maurice, bien étrange !

— Comment expliquez-vous cela ?...

— Je ne l'explique pas...

— Enfin, vous supposez bien quelque chose ?

— Je ne suppose rien... Depuis deux ou trois mois

madame avait tout à coup changé de vie... Elle allait, elle venait, elle sortait, elle rentrait à toute heure...

Mais quand elle devait rester longtemps dehors, elle ne manquait jamais de me prévenir.

Maurice supposa que sa mère avait été envoyée brusquement en reconnaissance quelque part en province, par la Préfecture.

— Sans doute, dit-il, elle a dû faire un voyage à l'improviste, et le temps lui aura manqué pour vous en aviser... Mme Rosier s'occupait très activement d'importantes affaires d'intérêt...

— Vous croyez, M. Maurice ?...

— Je fais mieux que le croire, j'en suis sûr... Elle m'en a parlé... Il ne faut donc pas vous mettre mal à propos martel en tête... Quant à moi, je ne m'alarme

point, bien convaincu qu'il n'est rien arrivé de fâcheux à votre maîtresse.

— Allons, vous me rassurez un peu, M. Maurice, j'ai pu dormir plus tranquille...

— Et vous aurez raison, ma bonne Madeleine... Qui sait si Mme Rosier ne rentrera pas ce soir...

— Que Dieu vous entende !

— En tout cas, dès qu'elle sera de retour, aujourd'hui ou demain, priez-la de me faire avertir sans retard... J'ai besoin de la voir.

— Votre commission sera faite, M. Maurice.

— J'y compte...

Le jeune homme quitta Madeleine.

En descendant l'escalier, il se disait :

— Très certainement elle est en campagne pour la Préfecture... Cela ne m'inquiète pas, mais cela me gêne au moment où ces papiers de famille qu'elle seule peut me remettre me sont indispensables... Il est clair que son absence ne se prolongera point, seulement il suffit parfois d'une heure de retard pour renverser l'échafaudage le mieux construit...

Tout en monologuant ainsi, Maurice se dirigea vers la rue de Navarin qu'il habitait.

Il espérait trouver chez lui un mot de Mme Rosier. Son attente fut déçue.

Après avoir fermé la porte de l'appartement derrière le jeune homme, Madeleine était retournée dans sa cuisine.

Un violent coup de sonnette la rappela dans l'antichambre.

Elle ouvrit.

— C'est bien ici que demeure Mme Rosier ? — demanda un homme debout sur le carré, une lettre à la main.

— C'est bien ici, oui, monsieur... mais elle est absente...

— Je le sais... répliqua l'homme qui n'était autre que Galoubet ; je vous apporte de ses nouvelles...

— Ah ! que Dieu soit loué ! ! s'écria la fidèle servante. Monsieur, dépêchez-vous d'entrer ! !

XXXIV

Galoubet entra.

— C'est vous qui vous appelez Madeleine ? — demanda-t-il.

— Oui, c'est moi... — répondit la servante.

— Voici une lettre pour vous.

— De madame ?...

— De Mme Rosier, parfaitement... — Lisez, et lisez vite, je suis pressé...

Madeleine s'empressa de déchirer l'enveloppe et lut avidement son contenu.

— Il est arrivé un accident à madame ! ! — s'écria-t-elle.

— Oh ! presque rien... Un petit accident de rien du tout...

— Mais enfin, quoi ?

— Une chute en descendant de wagon, au chemin de fer...

— Elle est blessée ! !

— Oh ! si peu que ce n'était pas la peine d'en parler... et guérie... Vous voyez que ça n'aura pas été long...

— Blessée... ma pauvre chère maîtresse ! ! — balbutia Madeleine.

Et la brave fille fondit en larmes.

Galoubet ne se piquait pas du tout d'être sentimental, et de plus il était pressé.

— Voyons, voyons, la petite mère, fit-il brusquement, à quoi que ça sert de larmoyer, puisqu'on se tue de vous dire que Mme Rosier est guérie ?... Il faut faire ce qu'elle vous demande dans sa lettre et me donner *illico* de quoi l'habiller là-bas de la tête aux pieds, car ses effets sont déchirés au point de n'être plus mettables.

— Elle ne veut pas que j'aille la rejoindre ?

— Elle vous recommande de rester ici.

— Quand reviendra-t-elle ?

— Demain matin.

— Bien sûr ?

— Oui, bien sûr, et elle m'a chargé de vous dire de

sa part d'aller trouver M. Maurice, vous devez savoir qui c'est, et de lui donner rendez-vous ici pour demain à onze heures.

— Oh ! le pauvre M. Maurice, il va être bien heureux... Il était là il y a tout au plus un quart d'heure... et si inquiet ! !

— C'est bon... c'est bon... il se rassurera ! Dépêchez-vous ! reprit Galoubet avec impatience.

— J'y vais, monsieur, et ce ne sera pas long... Asseyez-vous en m'attendant...

Goloubet ne se fit pas répéter deux fois cette invitation, et prit une chaise tandis que Madeleine allait faire un paquet des vêtements demandés par Mme Rosier.

Au bout de cinq minutes elle revint, apportant ce paquet soigneusement enveloppé dans un morceau de percaline noire.

— Voici, monsieur... dit-elle.

— Bien... N'oubliez pas la commission pour M. Maurice.

— Je n'aurai garde... Je vais tout de suite courir chez lui ; si je ne le trouvais point, je lui laisserais un mot d'écrit.

— Suffit, ma petite mère, et au plaisir de vous revoir. Galoubet fila.

On lui avait recommandé de ne point flâner en route et il obéissait docilement à la consigne.

Il était huit heures du soir au moment où il descendit de chemin de fer à la gare de Saint-Maur-les-Fossés.

Le docteur avait tenu parole.

Mme Rosier, servie par la vigueur de sa constitution, se trouvait sur pied, et le médecin ne voyait aucun inconvénient à la laisser rentrer le lendemain dans Paris.

Le lendemain, en effet, elle quitta Saint-Maur à neuf heures du matin et arriva vers dix heures à la Préfecture avec Gaboulet et Sylvain Cornu.

Le chef de la sûreté et le commissaire aux délégations furent heureux de la voir si vite et si bien rétablie.

Cependant elle avait pâli.

Son visage portait l'empreinte des souffrances éprouvées, mais cette empreinte ne devait point tarder à s'effacer.

Il fallait d'ailleurs qu'Aimée eût un corps d'acier et une âme d'une trempe exceptionnelle, pour avoir résisté comme elle l'avait fait aux secousses successives et terribles qu'elle venait de subir.

— Vous voici debout, mais faible encore lui dit le chef de la sûreté. Je vous conseille quelques jours de repos...

— Il sera temps de me reposer quand j'aurai touché le but !... répliqua Mme Rosier.

— Allez donc... Courage et bon succès !

— Le courage ne me manquera point, et quant au succès, j'y compte...

A onze heures Mme Rosier rentra dans son appartement de la rue de la Victoire.

Maurice, prévenu la veille, s'y trouvait déjà...

La joie de Madeleine fut indescriptible en revoyant sa maîtresse.

Elle pleurait d'attendrissement, elle multipliait les questions, et il fallut que la policière, après l'avoir affectueusement embrassée, lui demandât de la laisser seule avec Maurice.

Devant Madeleine, la policière avait répété la version de Gaboulet relative à l'accident survenu en descendant de wagon.

Mais avec Maurice, qui savait sa position dans la brigade de sûreté, une dissimulation complète était impossible.

Elle dit donc au jeune homme une partie de la vérité ; elle eut soin seulement de ne parler ni de Lartigues, ni de Verdier, ni de Nicolas Gol, non par défiance mais parce qu'il lui répugnait d'entrer vis-à-vis de son fils dans certains détails professionnels.

Lorsqu'elle s'était décidée à faire l'aveu de son affiliation à la police, au lieu de la blâmer Maurice lui avait témoigné une grande admiration, mais il lui semblait que cette admiration ne pouvait être sincère, ou tout au moins que la tendresse filiale en exagérât singulièrement l'expression.

Maurice, devinant que sa mère lui cachait quelque chose, multiplia ses questions, Ce fut en vain.

Aimée Joubert ne dit que ce qu'elle voulait dire.

— Mère, s'écria le jeune homme, il faut sans retard abandonner une profession où à chaque heure du jour votre vie se trouve en péril...

— Tu sais bien que c'est impossible... répliqua Mme Rosier.

— Impossible !... Pourquoi ?

— Parce que ma volonté et mon devoir sont d'accord... J'ai commencé, je dois finir... Je ne me pardonnerais pas de ne point achever ma tâche...

— Mais les hommes que vous cherchez sont insaisissables. Vous en avez la preuve...

— Insaisissables hier, le seront-ils demain ? J'ai des raisons pour espérer le contraire. Je t'ai prié déjà de ne jamais me parler de ces choses, et je te renouvelle cette demande. Je suis joyeuse de te voir... de t'embrasser... Ne trouble pas ma joie...

— Je songe d'autant moins à la troubler que je vais l'augmenter... répliqua Maurice en souriant ; j'ai à vous annoncer une nouvelle heureuse...

— Laquelle ?

— Vous ne devinez pas ?

— Non...

— Il s'agit de mon mariage...

— Tu y penses toujours ?... fit Mme Rosier avec un accent de tristesse.

— Plus que jamais ! Il est décidé... Je suis d'accord avec les parents et je compte sur vous demain pour venir avec moi à l'hôtel Bressolles faire une démarche officielle...

— Tu veux que j'aie demandé la main de Mlle Bressolles ?... s'écria Mme Rosier.

— Oui, ma mère.

— A quoi bon, puisqu'elles d'accord avec la famille ?...

— La démarche que je vous demande est très simple, mais obligatoire... Il serait incorrect que vous ne la fissent pas... Soyez tranquille, vous serez bien reçue... Je puis même ajouter qu'on vous attend... Vous n'aurez point à parler d'affaires... Tout a été réglé entre M. Bressolles et moi...

— Réglé ?... Comment ?...

— Oh ! entièrement à mon avantage... J'apporte, moi, les six mille francs de pension que vous voulez bien me servir, et mon futur beau-père donne à sa fille cinq cent mille francs de dot... Ma position, vous le voyez, sera très enviable...

Aimée Joubert, embrassa son fils.

— Il est certain que c'est le bonheur pour toi, s'écria-t-elle, et malgré cela je ne puis chasser de mon esprit certaines appréhensions...

— Des appréhensions ?... A quel sujet ?

— Il me serait impossible de l'expliquer... C'est vague... C'est indéfinissable... Il me semble que de ce mariage doit sortir un danger...

Maurice haussa les épaules et répliqua :

— Vos appréhensions sont insensées ! ! Je vais épouser une charmante jeune fille, je vais entrer dans une famille honorable qui m'aime autant que vous m'aimez... D'où viendrait un péril en de telles conditions ?... Marie est souffrante, il est vrai, mais cette souffrance fait hâter le mariage qui doit être pour elle un souverain remède. Donc, ne vous forgez pas de chimères ! Réjouissez-vous, au contraire, de voir mon avenir assuré...

Aimée Joubert se dit que Maurice devait avoir raison ; elle imposa silence à ses pressentiments.

— Demain j'irai donc avec toi, puisqu'il le faut, fit-elle. Mais j'aurais mieux aimé retarder de quelques jours.

— Pourquoi ?

— Je ne serai guère présentable avec cette blessure au front, si visible encore, à peine cicatrisée, et qui me défigure.

— Cela, c'est de la coquetterie pure ! dit Maurice en souriant. Le pied vous a manqué en descendant le chemin de fer... Votre front a porté sur le tranchant d'un marchepied... C'est la chose du monde la plus naturelle... Ne vous préoccupez donc point de cela... Le temps nous presse... Nous signerons le contrat le 26 de ce mois. Le mariage aura lieu deux ou trois

jours après... Aujourd'hui même je dois me rendre chez le notaire et à la mairie avec M. Bressolles... Et, à ce propos, j'ai besoin de papiers qui doivent être entre vos mains...

Aimée Joubert tressaillit.

— Les papiers... murmura-t-elle, c'est vrai... il faut des papiers... ton acte de naissance !... Mais en le lisant, cet acte, on va savoir que tu es l'enfant de Joseph Lartigues... Ne crains-tu pas ?...

— Je ne crains rien... interrompit Maurice, j'ai pris les devants... M. Bressolles sait tout...

— Tout ! répéta Mme Rosier avec épouvante.

— Rassurez-vous, ma mère... tout ce qu'il doit savoir pour vous plaindre et vous respecter...

XXXV

— Me plaindre... me respecter... balbutia douloureusement Aimée Joubert en cachant son visage dans ses mains.

— Mère, répondit Maurice d'une voix tendre, ne regrettez rien... Je vous dois la vie, et je ne vis que pour vous aimer...

Mme Rosier prit le jeune homme dans ses bras et le serra passionnément contre son cœur en s'écriant !

— Maurice, mon fils chéri, tu seras la joie et l'orgueil de ma vieillesse...

Après un instant de silence pendant lequel Aimée Joubert domina son émotion, elle reprit :

— Quels sont les papiers qu'il te faut ?

— Mon acte de naissance pour le mariage civil, mon extrait de baptême pour le mariage religieux.

— Je les ai ici et je vais te les donner.

Mme Rosier alla dans sa chambre, ouvrit un meuble y prit des feuilles de papier timbré et les remit à Maurice qui les serra dans son portefeuille.

— Maintenant, mère, fit-il, je vais vous quitter... Je devais être de bonne heure rue de Verneuil et il est déjà midi... Je suis en retard.

— Quand te reverrai-je ?

— Demain.

— A quelle heure ?

— Je serai ici à onze heures et demie... Je viendrai vous prendre pour vous conduire à l'hôtel Bressolles où vous ferez aux parents la demande officielle, et où je vous présenterai ma future.

— Va donc, cher enfant...

Nous ne suivrons point Maurice rue de Verneuil, ni chez le notaire, ni à la mairie.

Nous ne ferons même pas assister nos lecteurs à la visite faite le lendemain par Mme Rosier à l'architecte et à sa femme.

Désormais nous devons marcher d'un pas rapide vers le dénouement de ce long récit.

Il nous suffira de dire que la mère de Maurice fut admirablement reçue par Ludovic Bressolles, par Marie et par Valentine elle-même.

Quand elle quitta l'hôtel de la rue de Verneuil, elle aimait Marie comme si la pauvre enfant était déjà sa fille.

A la porte de la mairie on pouvait lire, dans le cadre affecté aux publications de ce genre et sous le *petit grillage* auquel rêvent tant de jeunes filles, la promesse de mariage intervenue entre M. Maurice Vasseur et Mlle Marie-Henriette Bressolles.

Chez le notaire, les bases du contrat étaient arrêtées.

Il ne restait plus qu'à rédiger l'acte lui-même, et cette rédaction devait demander fort peu de temps.

Les jours succédaient aux jours.

Mme Rosier, complètement remise, ayant recouvré toutes ses forces, avait repris ses fonctions à la Préfecture de police et, animé d'un nouveau et plus violent désir de vengeance à la suite des événements qui venaient de s'accomplir, elle multipliait ses recherches avec l'aide de Jodelet et de Martel, de Galoubet et de Sylvain Cornu, allant de quartier en quartier, et entourant de ses investigations toutes les maisons, afin de découvrir la trace de Lartigues ou de Verdier.

Maurice savait que sa mère venait de recommencer son service, il en avait prévenu ses complices.

Ceux-ci, en apprenant qu'Aimée Joubert qu'ils croyaient morte était vivante, et de plus en plus dangereuse, avaient frissonné.

Les deux misérables se tenaient sur leurs gardes et redoublaient de prudence.

Le comte Yvan semblait avoir complètement disparu.

On ne le rencontrait nulle part ; on n'entendait point parler de lui.

Lartigues s'était vainement efforcé de suivre, ou plutôt de trouver sa piste, et croyait que depuis son départ du Grand-Hôtel, il était véritablement loin de Paris.

Maurice avait parlé du comte à sa mère.

Celle-ci avait reçu de la Préfecture la consigne de veiller sur le jeune Russe et de cacher sa demeure à tout le monde.

En conséquence, fidèle à la consigne donnée, elle répondit à son fils qu'elle ne savait rien, mais que selon toute vraisemblance Yvan Smoïloff voyageait.

Le comte absent n'était point à craindre.

Lartigues et Verdier se félicitaient de cette absence qui leur donnait du temps pour obéir aux ordres de Boris Romanoff.

Maurice ne quittait guère l'hôtel de la rue de Verneuil où le retenaient à la fois ses projets matrimoniaux et la passion de Valentine qui, jalouse à l'excès, surveillait ses agissements auprès de Marie et lui défendait de faire sa cour d'une façon trop passionnée.

La jeune fille semblait calme, et sinon joyeuse du moins insouciance.

Cette insouciance et ce calme n'existaient qu'en apparence.

Marie cachait sous un masque placide son incurable douleur.

Elle se sacrifiait héroïquement pour son père, mais tout son cœur, toute son âme, toutes ses pensées appartenaient à Albert de Gibray, ou plutôt à son souvenir car elle croyait fermement qu'il n'existait plus.

Le comte Yvan, depuis le jour où nous l'avons vu s'installer chez le juge d'instruction, n'était sorti que bien rarement, le soir en voiture fermée.

Il voulait se soustraire aux tentatives dirigées contre lui, et de plus il se faisait un devoir de quitter Albert le moins possible.

Sous l'influence d'une médication nouvelle le jeune homme revenait rapidement à la vie. Tout événement funeste semblait écartée désormais.

Paul de Gibray tenait le jeune Russe au courant de ce qui se passait à la Préfecture de police.

Il savait qu'Aimée Joubert infatigable continuait et multipliait ses recherches, mais il savait aussi qu'elle n'obtenait aucun résultat, et de même que le magistrat il commençait à désespérer du succès final.

Depuis qu'Yvan avait appris par le petit baron Pascal de Landilly le rôle que Maurice Vasseur jouait à l'hôtel de la rue de Verneuil, il s'était senti pris d'une répulsion profonde pour le fils de la policière, à qui personnellement il n'avait rien à reprocher mais qui devenait le rival, par conséquent l'ennemi d'Albert de Gibray.

Il ne pouvait croire que Maurice, poussât l'impudence jusqu'à prétendre à la main de la fille de Valentine.

Le Russe n'admettait pas qu'un mariage fût possible entre Maurice Vasseur et Marie Bressolles.

Il était en outre convaincu de l'amour de Marie pour Albert et, ne soupçonnant point les motifs du dévouement sublime de la pauvre enfant, il ne mettait pas un instant en doute qu'elle refusât de se parjurer, et que s'étant promise à Albert rien au monde ne pût la décider à se donner à un autre.

En conséquence Yvan s'était bien gardé de parler, soit au juge d'instruction soit à son fils, de bruits qu'il regardait comme mensongers.

Un matin, cinq ou six jours après les déclarations faites à la maire de l'arrondissement par M. Bressolles et Maurice, le Russe, assis près d'une fenêtre de la chambre d'Albert, lisait un journal. Le jeune malade, ayant pris une potion ordonnée par Serge Iwanow, dormait d'un calme et profond sommeil.

Après avoir parcouru la partie la plus intéressante

du journal, Yvan Smoïloff laissa par hasard tomber son regard sur l'endroit de la troisième page où sont enregistrés au jour le jour les décès et les mariages.

Tout à coup il fit un bond sur sa chaise.

Les noms de Maurice Vasseur et de Marie Bressolles venaient de frapper ses yeux.

Dans le premier moment de stupeur il se crut le jouet d'une allusion.

—J'ai la berlue !... murmura-t-il. Je suis le jouet de quelque ressemblance de non...

Il regarda de nouveau, se convainquit bien vite que l'illusion à laquelle il s'efforçait de croire n'existait pas, et reprit :

—C'est impossible cependant ! Jamais je ne pourrai croire cela ! Lui, épouser Marie Bressolles ! Mais on la violente alors, on la trompe ! Pour qu'elle accepte ce mariage il faut qu'elle se croie devenue libre par la mort d'Albert... Si elle le savait vivant, cette enfant pure et loyale ne reprendrait pas une parole librement donnée !... Comment lui faire savoir qu'Albert n'est point mort... qu'il vivra... qu'il est sauvé, et que ce miracle, car c'est un miracle, s'est accompli pour elle, pour elle seule ?...

—Non, ce mariage ne se fera pas ! il ne doit pas se faire ! Je ne veux pas qu'il se fasse !... Mais par quel moyen l'empêcher ?

XXXVI

Après un instant de réflexion, le comte Yvan, les sourcils froncés, le visage sombre, reprit :

—Qu'est-ce après tout que cette Mme Rosier ?... Une femme de police aujourd'hui, jadis la femme d'un assassin... Ce sont là de tristes garanties... Ne sommes-nous point en face des agissements d'une mère qui veut à tout prix et par tous les moyens, même les moins avouables, faire une situation à son fils ?... Si cela est, je démasquerai la mère et le fils... Je rendrai impossible ce mariage qui serait la mort d'Albert... J'avertirai Marie Bressolles. Si je ne puis la voir je lui écrirai, et je trouverai quelque moyen de lui faire tenir ma lettre.

Le jeune Russe quitta la chambre du malade pour passer dans la sienne, s'habilla rapidement et sonna le valet de chambre de M. de Gibray.

—Je sors... lui dit-il. Mou absence sera courte... M. Albert est endormi... Si vous allez auprès de lui prenez des précautions pour ne point le réveiller.

—Bien, monsieur.

Le comte descendit, sauta dans une voiture qui passait à vide et se fit conduire rue Vavin chez Gabriel Servet.

Le peintre était dans son atelier.

—Soyez le bienvenu, dit-il en serrant la main du visiteur. Quel motif vous amène ?... Rien de fâcheux, j'espère ?... Albert ne va pas plus mal ?...

—Albert va mieux, et ce matin encore je croyais pouvoir répondre de lui, mais pendant que je fais tout pour le sauver, on cherche à le tuer...

Gabriel Servet eut un tressaillement brusque.

—On cherche à le tuer ! s'écria-t-il.

—Oui.

Comment ? Expliquez-vous !...

Le comte Yvan raconta ce qu'il venait de lire dans un journal, et ce qu'il supposait des moyens employés pour obtenir, ou plutôt pour violenter le consentement de Marie.

—Il faut prévenir Mlle Bressolles... dit vivement le peintre.

—J'y ai pensé déjà... répliqua le Russe. Il faut lui faire savoir qu'Albert est en pleine convalescence et qu'il ira bientôt, accompagné par M. de Gibray, demander sa main à son père...

—Ecrivez-lui tout cela...

—J'y suis parfaitement décidé, mais si vous ne venez en aide la lettre tomberait dans les mains de ceux qui veulent sacrifier la pauvre enfant... Bref ! j'ai besoin de vous...

—Vous avez besoin de moi ? répéta Gabriel très surpris.

—Oui.

—Je suis à votre disposition, mais je ne devine pas du tout comment je pourrai vous servir.

—Rien n'est plus simple... Simone étant la protégée de Marie Bressolles est reçue par elle... Marie lui fait ses confidences... Mettez-moi en rapport avec cette jeune fille.

—Vous avez raison, l'idée est excellente. C'est après-demain dimanche. Simone pourra sortir du pensionnat de Mme Dubief. Ecrivez-lui de se rendre ici.

—C'est ce que je vais faire à l'instant si vous le permettez ?

—Tenez, voilà tout ce qu'il vous faut.

En disant ce qui précède l'artiste désignait au Russe une petite table flamande sur laquelle se trouvaient encre, plumes, papier, enveloppes.

Yvan traça rapide ment ces quelques mots :

Paris, 18 mai.

Mademoiselle,

Au nom de l'affection que vous inspire Mlle Marie Bressolles, au nom de l'intérêt que vous éprouvez pour M. Albert de Gibray, venez à l'atelier de M. Servet, après demain dimanche, à midi.

Affectueusement et respectueusement à vous, mademoiselle.

Comte YVAN SMOÏLOFF.

Il mit sous enveloppe, ferma cette enveloppe à la gomme et demanda :

—L'adresse, je vous prie ?

Gabriel répondit :

—Mlle Simone, lingère, au pensionnat de Mme Dubief, rue de la Ville-l'Évêque... Je ne sais pas le numéro, mais l'indication du pensionnat suffit...

Le comte traça l'adresse.

—Merci... dit-il ensuite à l'artiste. Ce billet sera dans cinq minutes à la poste... Au revoir... A bientôt...

Il sortit, jeta l'enveloppe dans la première boîte aux lettres qui se trouva sur son passage et regagna la rue de Rennes.

Albert venait de s'éveiller.

Certes il demeurait encore bien pâle, bien amaigri, et cependant il suffisait de le regarder pour voir que la vie renaissait en lui.

En ce moment sa physionomie était soucieuse.

Yvan le remarqua du premier coup d'œil et lui demanda :

—Qu'avez-vous donc ? Souffrez-vous ?

—Moralement, oui...

—Pourquoi ?...

—Je viens de faire un songe inquiétant...

—Lequel ?...

—J'ai vu Marie en robe blanche, avec la couronne de fleurs d'oranger sur les cheveux... On la conduisait à l'église et de grosses larmes inondaient ses joues... Donc on la violentait et cela m'a fait peur.

Le comte essaya de sourire.

—C'était un rêve... répliqua-t-il.

—Sans doute... Mais souvenez-vous qu'un autre rêve m'avait averti du danger que courait Marie.

—C'est vrai, seulement aujourd'hui le danger n'existe pas... Je vous ai promis que Marie Bressolles serait votre femme... ne vous préoccupez donc point de vos rêves.

—Avez-vous fait parvenir à Marie de mes nouvelles ?

—Pas encore, Simone ira la visiter dimanche et lui dira combien vous allez mieux.

—Je voudrais voir Simone.

—Vous la verrez. Je la prierai de venir ici.

—Y consentira-t-elle ?

—J'en suis sûr.

L'entretien fut interrompu par M. de Gibray qui venait embrasser son fils.

La figure du juge d'instruction n'était plus sombre, car à chacune de ses visites il constatait une amélioration nouvelle dans la santé du convalescent.

Aussi éprouvait-il une reconnaissance sans bornes pour le comte Yvan auquel il attribuait ce résultat merveilleux et inespéré.

—Père, lui dit Albert, voyez comme je vais bien... il me semble que dans huit jours je pourrai faire le tour de la chambre.

(A suivre)